

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

---

ANNÉE 1938

**THESE**

N<sup>o</sup>  
**489**

POUR LE

**DOCTORAT EN MÉDECINE**

(Diplôme d'Etat)

PAR

**Yvonne LEMARIÉ**

Née le 27 juillet 1912 à Paris

---

**CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE LA MÉDECINE  
AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE**

**JEAN BERNIER**

**(1627-1698)**

---

---

*Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.*

---

---

**PARIS**

**LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ**  
11 & 13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

---

1938

124

THÈSE  
POUR LE DOCTORAT  
EN MÉDECINE



FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

---

ANNÉE 1938

**THESE**

N°

POUR LE

**DOCTORAT EN MÉDECINE**

(Diplôme d'Etat)

PAR

**Yvonne LEMARIÉ**

Née le 27 juillet 1912 à Paris

---

**CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE LA MÉDECINE  
AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE**

**JEAN BERNIER**

**(1627-1698)**

---

---

*Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.*

---

---

**PARIS**

**LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ**

11 & 13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

---

1938

# LE DOYEN : TIFFENEAU

## I. — PROFESSEURS

MM.

|                                                                     |                    |
|---------------------------------------------------------------------|--------------------|
| Anatomie .....                                                      | ROUVIÈRE.          |
| Physiologie .....                                                   | Léon BINET.        |
| Physique médicale .....                                             | STROHL.            |
| Chimie médicale .....                                               | POLONOVSKI         |
| Bactériologie .....                                                 | Robert DEBRE.      |
| Parasitologie et histoire naturelle médicale .....                  | BRUMPT.            |
| Pathologie et thérapeutique générales .....                         | BAUDOUIN.          |
| Pathologie médicale .....                                           | ABRAMI.            |
| Pathologie chirurgicale .....                                       | CHEVASSU.          |
| Anatomie pathologique .....                                         | LEROUX.            |
| Histologie .....                                                    | CHAMPY.            |
| Pharmacologie et matière médicale .....                             | TIFFENEAU.         |
| Thérapeutique .....                                                 | HARVIER.           |
| Hygiène et médecine préventive .....                                | TANON.             |
| Médecine légale .....                                               | BALTHAZARD.        |
| Histoire de la médecine et de la chirurgie .....                    | LAIGNEL-LAVASTINE. |
| Pathologie expérimentale et comparée .....                          | FIESSINGER.        |
| Hydrologie thérapeutique et climatologie .....                      | CHIRAY             |
| Clinique médicale .....                                             | LOEPER.            |
|                                                                     | CARNOT.            |
|                                                                     | CLERC.             |
|                                                                     | Marcel LABBÉ.      |
| Hygiène et clinique de la première enfance .....                    | LEREBoullet.       |
| Clinique des maladies des enfants .....                             | NOBECOURT.         |
| Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale ..... | H. CLAUDE.         |
| Clinique des maladies cutanées et syphilitiques .....               | GOUGEROT.          |
| Clinique des maladies du système nerveux .....                      | GUILLAIN.          |
| Clinique des maladies infectieuses .....                            | LEMIERRE.          |
| Clinique chirurgicale .....                                         | CUNEO.             |
|                                                                     | GOSSET.            |
|                                                                     | GREGOIRE.          |
| Clinique ophtalmologique .....                                      | LENORMANT.         |
| Clinique urologique .....                                           | TERRIEN.           |
|                                                                     | MARION             |
| Clinique d'accouchements .....                                      | COUVELAIRE.        |
|                                                                     | JEANNIN.           |
|                                                                     | LEVY-SOLAL.        |
| Clinique gynécologique .....                                        | MOCQUOT.           |
| Clinique chirurgicale infantile et orthopédie .....                 | OMBREDANNE.        |
| Clinique thérapeutique médicale .....                               | RATHERY.           |
| Clinique oto-rhino-laryngologique .....                             | LEMAITRE.          |
| Clinique thérapeutique chirurgicale .....                           | Pierre DUVAL.      |
| Clinique propédeutique .....                                        | Maurice VILLARET.  |
| Clinique de la tuberculose .....                                    | BEZANÇON.          |
| Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte .....                | MATHIEU.           |
| Clinique cardiologie .....                                          | LAUBRY.            |
| Clinique d'Assistance Médico-sociale .....                          | CROUZON.           |
| Professeurs sans chaire .....                                       | HOVELACQUE.        |
|                                                                     | MULON.             |
|                                                                     | OLIVIER.           |
|                                                                     | VERNE.             |



## II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE ..... Pathologie chirurgicale  
 BARIETY ..... Pathologie médicale.  
 BENARD (Henri) Pathologie médicale.  
 BERNARD (E.).. Pathologie médicale.  
 BESANÇON (Justin), Hydrologie.  
 BOULIN..... Pathologie médicale.  
 BULLIARD..... Histologie.  
 CATHALA ..... Pathologie médicale.  
 CHEVALLIER.. Pathologie médicale.  
 COSTE..... Pathologie médicale.  
 DOGNON..... Physique.  
 FEY..... Urologie.  
 FUNCK..... Pathologie chirurgicale  
 GALLIARD..... Parasitologie.  
 GASTINEL..... Bactériologie.  
 DE GAUDART D'ALLAINES Pathologie  
 chirurgicale.  
 GAYET..... Physiologie.  
 DE GENNES... Pathologie médicale.  
 GIROUD..... Histologie.  
 HAGUENEAU... Pathologie médicale.  
 HALPHEN..... Oto-rhino-Laryng.  
 HAZARD..... Pharmacologie.  
 HUGUENIN..... Anatomie pathologique  
 JOANNON..... Hygiène.  
 LACOMME..... Obstétrique.

MM.

LANTUEJOUL.. Obstétrique.  
 LAROCHE (Guy) Pathologie médicale  
 LARVIER..... Parasitologie.  
 LELONG ..... Pathologie médicale.  
 LEMAIRE..... Pathologie expérimentale.  
 LEVEUF ..... Pathologie chirurgicale  
 Mlle J. LEVY.. Pharmacologie.  
 LEVY-VALENSI Neurologie et Psychiâ-  
 trie.  
 MENEGAUX... Pathologie chirurgicale  
 MOLLARET... Pathologie médicale.  
 MOREAU..... Pathologie médicale.  
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale  
 MOUQUIN..... Pathologie médicale.  
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgicale  
 PIEDELIEVRE.. Médecine légale.  
 PORTES..... Obstétrique.  
 RENARD ..... Ophtalmologie.  
 RICHET..... Physiologie.  
 SANNIE..... Chimie biologique.  
 SENEQUE..... Pathologie chirurgicale  
 TROISIER .... Pathologie expérimentale  
 TURPIN..... Pathologie médicale.  
 VIGNES..... Obstétrique.  
 WILMOTH..... Pathologie chirurgicale

## III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.

ALGLAVE..... Pathologie chirurgicale  
 BUSQUET..... Pharmacologie.  
 CHAILLEY BERT Physiologie.  
 GUÉNOT..... Obstétrique.  
 HEITZ-BOYER, Pathologie chirurgicale

MM.

LARDENNOIS... Pathologie chirurgic..  
 LE LORIER.... Obstétrique.  
 SCHWARTZ ... Clinique chirurgicale.  
 VAUDESCAL... Obstétrique.

#### IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

MM.  
 ALAJOUANINE. Clinique médicale.  
 AUBERTIN..... Clinique médicale.  
 BRULE ..... Clinique médicale.  
 CHABROL ..... Clinique médicale.  
 FONZELOT..... Clinique médicale.  
 DU VOIR ..... Clinique médicale.  
 LIAN ..... Clinique médicale.  
 PASTEUR-VALLÉRY-RADOT Clinique médicale.

MM.  
 SEZARY ..... Clinique médicale.  
 BASSET ..... Clinique chirurgicale.  
 BROCC ..... Clinique chirurgicale.  
 CADENAT ..... Clinique chirurgicale.  
 GATELLIER ..... Clinique chirurgicale.  
 MOURE ..... Clinique chirurgicale.  
 QUENU..... Clinique chirurgicale.  
 VELTER ..... Clinique chirurgicale.

MM.  
 ECALLE..... Clinique obstétricale.  
 METZGER..... Clinique obstétricale

#### V. — CHARGÉS DE COURS

MM.  
 CHAILLEY-BERT, agrégé..... Education Physique.  
 LEDOUX-LEBARD..... Radiologie clinique.  
 RUPPE..... Stomatologie.  
 WEILL-HALLE ..... Puériculture.

*Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.*

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA CHÈRE MAMAN

En témoignage de ma profonde  
tendresse.

A MES GRANDS PARENTS

En reconnaissance de tout ce qu'ils  
ont fait pour moi.

A TOUS LES MIENS

A TOUS MES AMIS

A Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

PROFESSEUR D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

MÉDECIN DE LA PITIÉ

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Qui nous a fait le grand honneur  
d'accepter la présidence de cette  
thèse.

Hommage de notre profonde  
reconnaissance.

A Monsieur le Docteur LÉVY-VALENSI  
PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE  
DE PARIS  
MÉDECIN DE L'HOTEL-DIEU  
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Qui nous inspira le sujet de cette  
thèse. En témoignage de notre vive  
reconnaissance et de notre profond  
respect.

A Monsieur le Docteur POULARD  
OPHTALMOLOGISTE HONORAIRE DES HOPITAUX  
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Qui nous a toujours témoigné d'une  
grande bienveillance.

Hommage de notre gratitude et de  
respectueuse admiration.

A Monsieur le Docteur J. M. LE MÉE  
OTO-RHINO-LARYNGOLOGISTE DE L'HOPITAL NECKER  
ENFANTS MALADES  
ET DE L'AMERICAN-HÔPITAL  
COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

En témoignage de notre vive admiration,  
de notre profonde reconnaissance et de notre fidèle dévouement.

A Monsieur le Docteur BAILLIART  
OPHTALMOLOGISTE DES QUINZE-VINGTS  
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Témoignage de notre respectueuse  
gratitude pour la constante bienveillance  
qu'il a bien voulu nous témoigner.

A TOUS MES MAÎTRES  
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DES HÔPITAUX DE  
PARIS

A Mademoiselle M.L. MARTIN

Qu'elle veuille bien trouver ici  
l'expression de ma sincère amitié et  
de mes vifs remerciements.

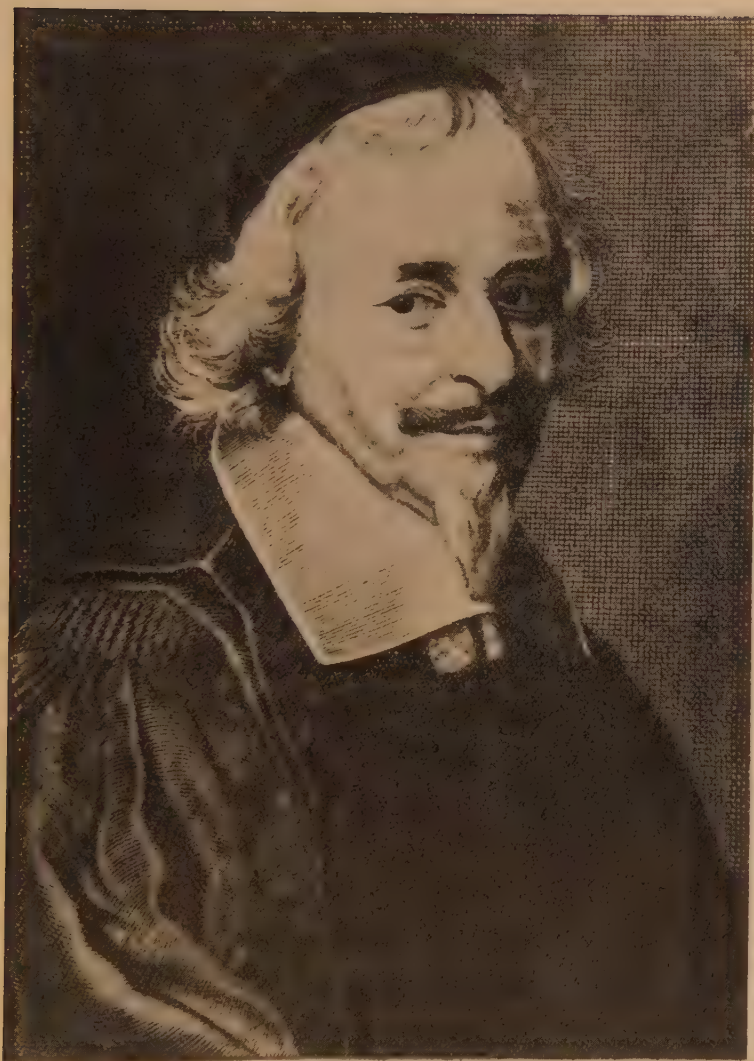
A Monsieur le Docteur LESUEUR

CONSERVATEUR DU CHATEAU  
ET DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BLOIS

Qui a eu la grande obligeance de  
nous aider dans nos recherches au  
sujet d'un portrait de Bernier.

En témoignage de notre vive re-  
connaissance.





*Si le arameur Jozous le Cuiure -  
Pouvoit de la vertu buriner quelque trait  
Cet illustre portraict que tu vois dans ce livre  
Veru sans doute son portraict. L. Bernier*

Portrait de Jean Bernier (Musée de Blois)



## INTRODUCTION

---

Y eut-il un temps où les médecins furent plus critiqués qu'au XVII<sup>e</sup> siècle ? Si l'on écoutait Molière que ne croirait-on pas des praticiens de cette époque ! Il est vrai qu'il n'y eut jamais autant de charlatans et d'empiriques ; mais si la pratique médicale sous Louis XIV fait toujours sourire, n'est-ce point dû au génie immortel du satirique par excellence ? Quelle erreur ce serait si l'on n'avait aujourd'hui devant les yeux que les travers des médecins de ce siècle ! La plupart de ceux-ci s'élevaient jusqu'à la plus haute conception de leur profession : ils n'avaient qu'un but, le soulagement physique et moral du malade.

L'un deux, Jean Bernier, aborde même le sujet de la déontologie professionnelle, dans son livre des *Essais de médecine*. Il nous donne dans cette œuvre une bonne leçon quant aux qualités requises pour être un médecin digne de ce nom, et nous laisse de curieux documents sur les mœurs médicales de son temps.

---

## NAISSANCE ET ANTÉCÉDENTS

---

Jean Bernier naquit à Blois le 17 avril 1627. La plupart de ses biographes font remonter sa naissance à 1622. Mais Branne Debarbouiller et Lapierre, qui firent de sérieuses recherches à ce sujet, retrouvèrent son acte de baptême inscrit sur les registres de la paroisse Saint-Martin de Blois. Du reste, A. Dupré, dans une étude sur Jean Bernier, apporte une preuve à l'appui : En 1662, à l'occasion d'une maladie dangereuse, celui-ci, alors âgé de 36 ans, se voua à la Sainte-Vierge et à Saint-Jean-Baptiste. Cela fit l'objet d'une inscription sur les murs de la Chapelle de N.D. des Aydes, dans l'église de Vienne-les-Blois.

Son père, Mathurin Bernier, exerçait la profession de marchand drapier, sa mère Françoise était une demoiselle Thierry.

C'est à peu près tout ce que l'on sait sur le compte de sa famille. Dans *Le Supplément des Essais*, petit opuscule qu'il fit imprimer vers la fin de sa vie, il se présente comme « un médecin d'un mérite singulier ».

et d'une famille distinguée ». Et si, dans une autre de ses œuvres, il nous parle d'un Guillaume Bernier, clerc greffier de la Chambre des comptes de Blois, en 1498, du moins ne nous dit-il pas s'il fut de ses ancêtres.

---

## ÉTUDES MÉDICALES

---

De sa jeunesse, nous ignorons tout ; nous apprenons seulement qu'il se rendit à Montpellier pour étudier la médecine. Pourquoi choisit-il cette école plutôt que celle de Paris qui cependant était plus proche ? La réputation de l'Ecole de Montpellier était alors très grande. Elle était du reste plus ancienne que celle de la capitale. En effet, son origine remonte au X<sup>e</sup> siècle, date à laquelle elle fut fondée par des médecins juifs et arabes et par des voyageurs imprégnés des doctrines de Salerne « *magistri physici* ». Et le 17 avril 1220, nommée « Universitas Medicorum », elle recevait ses statuts du Cardinal Conrad, légat du pape. L'école de Montpellier avait dès longtemps été l'élue pour les pontifes qui y choisissaient leurs premiers médecins. Elle fournit des médecins aux rois, de France qui soutinrent souvent ceux de Montpellier dans leurs querelles contre leurs confrères de Paris. C'est là que pour la première fois en France, s'étaient faites, en 1315, des démonstrations d'anatomie sur le cadavre, tandis qu'à Paris, on ne commença à disséquer qu'en 1478. De plus, Montpellier était moins esclave des dogmes

de la scolastique. On y acceptait et diffusait les nouvelles découvertes, on s'y montrait aussi plus libéral en recevant jusqu'à des protestants dans le corps enseignant.

Quelles que puissent être les causes qui poussèrent Bernier à choisir Montpellier, suivons-le pendant ses années d'études médicales. Il entra à l'Ecole après immatriculation, sur présentation du certificat de Maître ès-arts obtenu dans une université et après avoir déclaré qu'il n'avait jamais exercé d'art mécanique, ainsi que l'exigeaient les règlements.

Avant de se présenter au doctorat, il devait passer le baccalauréat et la licence.

Les études préparatoires au baccalauréat occupaient alors trois années. L'examen se passait en une séance de 8 h. à midi sous la présidence de l'un des professeurs. mais tous les professeurs y prenaient part. « La dispute » roulait sur l'explication d'une maladie ou d'une question de physiologie au choix du président.

Le candidat qui, au début, portait la robe noire ordinaire, devait, à la fin de l'examen, endosser la robe dite « de Rabelais » en drap rouge avec de grandes manches, un grand rochet et un assez petit capuchon. Jusqu'à la licence le bachelier devait porter cette robe à chaque examen. Bernier fit-il comme ses camarades lorsqu'ils passaient leur épreuve ? Coupa-t-il aussi subrepticement un morceau de cette robe qui en

principe était celle de Rabelais mais qui, du fait de l'enthousiasme des étudiants pour l'auteur de Gargantua, devait être souvent renouvelée ? Probablement, de même qu'il reçût de ses camarades la traditionnelle et amicale distribution de coup de poings pour fêter son succès.

Bernier bachelier, devait ensuite passer la licence. Cet examen était précédé de cinq leçons faites sur des sujets médicaux choisis par le Doyen, leçons qui étaient réparties dans les trois mois qui suivaient le baccalauréat. Il fallait ensuite se présenter aux « examens *per intentionem* » : il s'agissait de discuter quatre questions de médecine, une tous les deux jours, pendant une heure, devant un professeur différent, chaque question étant donnée la veille à l'aspirant. Puis, 8 jours plus tard, le candidat soutenait « les points rigoureux » comprenant un sujet de pathologie non encore traité et un aphorisme d'Hippocrate. Il allait tirer au sort les questions « en piquant dans deux livres » chez le Chancelier et chez le Doyen. Et le lendemain, de midi à 4 heures, il soutenait la discussion sur ces deux sujets. A la suite de ces examens, Bernier bachelier était devenu Bernier licencié, et comme ses condisciples, recevait sa licence des mains de l'Evêque de Montpellier, ou, à son défaut, du vicaire général en présence de deux professeurs royaux.

Mais là ne s'arrêtaient pas les examens. Pour parve-

nir au Doctorat deux épreuves étaient encore nécessaires : les Triduanes et le Triomphe. Pour la première le professeur et un ou deux aspirants interrogeaient le candidat une heure durant au moins matin et soir pendant trois jours. Cette interrogation portait sur six questions de pathologie dont trois étaient choisies par le Chancelier et trois par le Doyen sur une liste de douze questions présentées par le candidat.

Quant au triomphe, c'était l'acte du doctorat : il comprenait la remise du « birretin » ou bonnet carré, de l'anneau d'or, la présentation du livre d'Hippocrate, l'installation dans la chaire, l'accolade, la bénédiction, le tout accompagné de nombreux discours et de la soutenance de la thèse. Pour finir, il était d'usage que le candidat offrit aux assistants des gants et des friandises.

Telles furent donc toutes les épreuves qu'à l'instar des étudiants, Bernier dût passer avant de posséder le titre de médecin.

Nous avons retrouvé à la Bibliothèque de l'Arsenal un manuscrit qui provient des Pères de la Doctrine chrétienne, maison de Saint-Charles et qui nous renseigne sur les examens de Bernier. Il passa ses examens *per intentionem*, en vue de la licence, devant les Docteurs Jacob Duran, Ludovic de Polignac, Pierre Gauche et Siméon Courtaud. Ceux-ci l'interrogèrent sur le squirrhe hépatique, l'hydropisie et la fièvre

intermittente. Les 3, 4, 5 février 1648, de Bellenal et Curtaud, Chancelier et Doyen de la Faculté, lui firent passer ses examens de Doctorat. Parmi les questions lui furent posées, nous notons : « Les philtres peuvent-ils susciter l'amour » et « *Virgines valetudinaria nubere debeant* ». De son côté, il leur avait soumis ces assertions : « l'herbe à thé jouit d'une propriété occulte qui égaye et délasse » et « *Omnibus in fumo mors tabacum, pituosis in pulvere vita* ».

Il étudia la médecine avec ardeur, nous dit Astruc, puis il fut reçu docteur en 1648 alors qu'il était âgé de 21 ans. Il soutint sa thèse devant le doyen de la Faculté, Siméon Courtaud. Ce dernier fit à cette occasion un discours adressé au récipiendaire, discours où il mettait à l'honneur les médecins de Blois. Le compliment s'adressait tout autant au candidat qu'à ceux qui l'avaient précédé sur les bancs de l'école, ainsi qu'aux médecins du Blésois qui avaient fait leurs études à Paris. La patrie de Bernier n'est-elle pas « *terram medicam et medicorum* » ? Et il ajouta « *Medicam, quam occulto Vulcanus afflatu Lemniacae viribus aemulam excitavit; Medicorum autem quippe quae viros excellentes magnatibus, liberatorum synedriis, aulaeque subministrat* ».

---

## CARRIÈRE MÉDICALE A BLOIS

---

Sa thèse passée, Bernier quitta Montpellier et vint se fixer à Blois. Son amour pour sa ville natale lui inspira le projet d'écrire son *Histoire de Blois*. Pour lui rien n'est plus agréable que d'y vivre : « L'air qu'on y respire si pur et si sain, la pureté même de la langue et la douceur d'accent que le berceau et la Cour des princes y ont apporté et les avenues qui charment la vue de tous côtés sont des choses qui lui sont si particulières qu'il ne se voit rien de semblable partout ailleurs ». Et ses habitants sont affables et accueillants ; leur civilité « passe encore celle qui est si naturelle à tous les Français, ils sont honnêtes, galants, polis dans la conversation. De plus, ils ont une vivacité d'esprit qui les rend capables de tout quand ils ont été bien élevés ».

Blois était alors administré par l'oncle de Louis XIV, Gaston duc d'Orléans, qui y avait été envoyé par son royal neveu. « Il réunit en sa personne, nous dit Bernier, toutes les grandes qualités des comtes de Blois qui l'avaient précédé et pour ainsi parler fut un

autre Louis XII à tout le comté et particulièrement à la ville de Blois ».

Lors du retour de Bernier, la femme de Gaston d'Orléans, Marguerite de Lorraine, avait comme premier médecin Paul de Boisgautier. Or, en 1652, ce dernier mourut et Bernier obtint le titre de « conseiller et médecin ordinaire de Madame », femme de Gaston d'Orléans.

Autant qu'on puisse en juger par ce qu'il dit de la médecine des Princes dans ses *Essais*, dans ses *Suppléments* et dans son *Histoire chronologique*, il pourrait avoir acquis ce titre à prix d'argent. « On y entre sans difficultés pourvu qu'on en fasse la dépense ; le directeur, les favoris, les favorites, les amis et les compères vous font votre affaire si vous parlez juste ». S'il faut en croire Nicéron qui consacra quelques lignes à Bernier, ce titre fut purement honorifique. Il exerça son office auprès de Madame pendant son séjour à Blois.

Nous ne pensons pas qu'il tira grande satisfaction de son emploi si nous en jugeons par les conseils qu'il donne aux jeunes médecins tentés de chercher fortune et honneurs en s'introduisant auprès des grands. Ils ne doivent pas regarder « la fortune en herbe comme si c'était une moisson toute prête » ..... « que la moisson n'a pas toujours été égale à la Cour, pour tous ceux qui ont occupé ce poste qu'ils ambitionnent et qu'elle

ne le sera pas pour tous ceux qui l'occuperont ». Et le médecin de Madame ajoute même « que pour peu qu'on appréhende les revers et qu'on aime le repos et l'étude, on fait encore mieux de demeurer tranquille dans le port de la vie privée que de s'embarquer sur cet Euripe ».

En 1660, Gaston d'Orléans mourait. Bernier qui en parle dans son *Histoire de Blois*, nous dit que le duc d'Orléans disposa « quelques temps avant sa mort du précieux dépôt de son cœur en faveur de la Ville de Blois et en celle des P.P. Jésuites en la maison desquels l'auteur de cette histoire eut l'honneur de le faire embaumer l'an 1660 pour être mis dans leur Eglise où il repose en un petit mausolée à côté du grand autel ».

Marguerite de Lorraine ne devait suivre son époux dans la tombe que dix ans plus tard. Elle mourut à Paris au Palais d'Orléans, le 8 avril 1672, âgée seulement de 57 ans.

---

## ARRIVÉE A PARIS

---

Bernier resta à Blois jusqu'en 1674, date à laquelle il résolut de se fixer à Paris. Les causes qui commandèrent sa décision furent probablement assez nombreuses. S'il faut l'en croire, après la mort de Gaston d'Orléans « Blois était devenu d'un lieu de plaisir et de douceur, un lieu de désolation et de douleur ». Depuis la mort même de Madame, l'espoir qui lui était cher de voir sa petite patrie reprendre son rang de capitale, s'anéantissait de ce fait. Mais à ces considérations, il faut sans nul doute en ajouter de plus sérieuses. Le gouverneur du château de Blois, Jacques Charron, seigneur de Menars (près de Blois) avait comme gendre Colbert. Or Bellay, concitoyen et rival de Bernier, avait obtenu à Paris, grâce à la protection de sa compatriote, Madame Colbert, la place de médecin de la princesse Anne Marie-Louise, petite fille de France, duchesse de Montpensier. Bernier pensa-t-il pouvoir de la même façon se faire attribuer une charge ou une pension ? De plus Bernier avait travaillé de longue date à son *Histoire de Blois*. Vers 1668 celle-ci étant terminée, il eut l'intention de la publier. Aupa-

ravant, il demanda l'avis d'un religieux qui l'en dissuada. Mais Bernier caressait depuis trop longtemps son projet pour y renoncer. Pensa-t-il le mener plus facilement à bien en s'établissant à Paris ? Ou plus simplement, voyant sa clientèle l'abandonner peu à peu, crut-il pouvoir en conquérir une nouvelle à Paris ? Autant de points douteux.

Quoiqu'il en soit, voici donc Bernier, maintenant âgé de 57 ans, quittant sa chère ville de Blois et s'installant à Paris en 1674.

## **I. Les relations.**

Au bout de peu de temps il ne manqua pas d'amis et compta même de belles relations. Il se lia avec Justel, avec les abbés de Thou, d'Effiat, de la Chambre sans oublier l'abbé Begon.

Justel, dont le père secrétaire de Henri IV était « l'homme de son temps qui savait le mieux l'histoire du moyen âge », était alors secrétaire et conseiller de Louis XIV. Il était connu pour son savoir, son goût des livres, son obligeance envers les savants à la disposition desquels il mettait constamment sa riche bibliothèque. Il faisait de sa maison le rendez-vous des lettrés de tous les pays.

Une fois par semaine « les gens doctes s'entretenaient chez lui de tout ce qu'il y a de beau, de curieux

et de solide dans toutes les sciences, surtout dans la belle littérature ». Bernier eut souvent recours à lui alors qu'il préparait son *Histoire de Blois*, il pouvait ainsi se procurer tous documents utiles.

L'Abbé d'Effiat faisait partie d'une illustre famille. Son père avait été successivement page de Henri IV, ambassadeur en Angleterre, maréchal de France et gouverneur du Bourbonnais. L'aîné de ses frères, Henri, Marquis de Cinq Mars, était mort sur l'échafaud pour avoir conspiré contre le Cardinal de Richelieu, et le second, le chevalier d'Effiat, avait été accusé d'avoir empoisonné Madame.

Lui-même, Charles-Jean, qui devait mourir en 1693, avait défrayé la chronique scandaleuse du XVII<sup>e</sup> siècle grâce à ses relations avec Ninon de Lenclos.

L'abbé Bégon était le frère d'un des meilleurs amis de Bernier, Michel Begon. Ce dernier, né à Blois, était président au présidial de cette ville. Il devait la quitter en 1677 (3 ans après l'arrivée de Bernier à Paris) pour entrer au service de la marine, appelé dit-on par Colbert avec qui il était un peu parent. « Il s'était fait une collection considérable de portraits, à laquelle il ajoutait toujours, quand un portrait nouveau, d'une bonne main paraissait chez un éditeur de Paris ». Bernier travaillait quelquefois pour lui ; il choisissait des livres nécessaires aux recherches bibliographiques de son ami. Quant à l'abbé Bégon,

il amassait des mémoires se rapportant à l'*Histoire de Blois* et les remettait à Bernier qu'il aurait pu les utiliser pour une seconde édition de son livre.

Nous signalerons aussi le Doyen de la Faculté de Médecine, Guy Patin, qui devait mourir deux ans après l'arrivée de Bernier. Sa famille qui comptait parmi ses membres des procureurs, des tabellions et même un conseiller au présidial de Beauvais, voulait lui faire embrasser l'état ecclésiastique. Il refusa résolument, ce qui du reste le brouilla avec ses parents, et fit à Paris ses études médicales. Mais pour subvenir à ses besoins, il se trouva dans l'obligation de devenir correcteur d'imprimerie. Reçu docteur en 1624, il fut tour à tour Professeur de chirurgie, Censeur puis Doyen de la Faculté de Paris. Il était partisan obstiné d'Hippocrate et acceptait difficilement les idées nouvelles. Sa pratique était très simple : il saignait beaucoup dans les maladies aiguës et n'employait que des purgatifs minoratifs. Il avait promis une histoire des médecins célèbres qu'il n'eut pas le loisir d'entreprendre. On publia après sa mort le recueil de ses lettres qui peignent au vif l'esprit de l'auteur ; on lui a vivement reproché de ne pas être toujours véridique. Et l'abbé Ménage ne dit-il pas : « Les lettres de Guy Patin sont remplies de faussetés... M. Patin ne prenait pas de précaution dans ce qu'il écrivait et la préoccupation lui faisait croire mille choses qui

n'étaient pas établies ». Bernier fut reçu chez lui, même lors de ses voyages à Paris du temps où il était établi à Blois, mais il ne figure point parmi ses correspondants. Malgré quelques réserves, il professa toujours pour lui une admiration réelle.

## II. Bernier et son temps

Admis dans un milieu cultivé, il se trouva de ce fait entraîné à fréquenter les salons. Ceux-ci, mis à la mode par la marquise de Rambouillet morte en 1660, continuaient toujours à réunir les beaux esprits. Mademoiselle de Scudéry « l'illustre Sapho » recevait alors chez elle, rue de Beauce, dans le quartier du Marais. Elle n'avait la visite que d'un petit nombre de grands seigneurs ; les bourgeois dominaient ainsi que les gens de lettres : Chapelain, Sarrazin, Ménage. Elle recevait le samedi, souvent dans sa chambre à coucher, trouvant que les causeries intimes perdaient de leur charme dans les grands salons. Les programmes étaient parfois arrêtés d'avance, et toute une journée se passait à composer des madrigaux ou à raffiner sur les sentiments. On y aimait aussi le jeu des portraits et l'on confectionnait la fameuse « Carte du tendre ». Là le style était châtié, mais aussi chacun s'évertuait aux expressions exagérées, aux périphrases, aux compa-

raisons imprévues. L'auteur du *Grand Cyrus* et de *Clélie* y donnait le ton de la préciosité pédante.

Imitant ces dames, les savants à leur tour ouvrirent des salons, et parmi ces derniers, celui de Ménage fut un des plus connus.

L'abbé Ménage né à Angers en 1613 avait suivi d'abord comme son père, la carrière du barreau, mais bientôt lassé de cette profession, il se fit abbé, c'est-à-dire qu'il entra dans les ordres mineurs et se consacra exclusivement à la culture des lettres. Il ouvrit sa maison aux poètes et aux érudits qui venaient y lire leurs vers et leurs dissertations tous les mercredis. C'était une sorte de bureau d'esprit qui lui valut une grande considération dans le monde et dans la littérature. Il avait une érudition peu commune : à la connaissance des langues anciennes il joignait celle de l'Italien et de l'Espagnol ; et il se piquait aussi d'être poète et diseur de bons mots. Bernier fréquenta son salon. Dans une *Lettre d'un médecin de Paris à un médecin de province*, où il veut se disculper d'avoir été la cause de sa brouille avec l'abbé Ménage, il nous dit y avoir rencontré des personnages d'âge, d'expérience, de bon sens et de bon commerce, des officiers de robe et d'épée bien distingués et d'autres sujets que les qualités personnelles distinguaient assez d'elles-mêmes. A la suite de cette querelle due à sa *Lettre d'un médecin à un abbé* il fut exclu de l'assemblée dont les

membres « se vantaient de le piller s'ils l'y trouvaient » Dans ces salons, on ne se privait pas non plus de critiquer médecine et médecins.

C'était le temps où Molière faisait jouer, et avec quel succès, *Le médecin malgré lui* (1666), *Le médecin imaginaire* (1673) dans la salle du Palais Royal, près de la rue Mazarine.

Le grand comique en effet, s'est amusé à bafouer bien des gens, les grands seigneurs libertins, les marquis, les pères avares, les barbons amoureux, les maris jaloux, mais il n'en est pas qu'il ait critiqué, aussi souvent que les médecins. Veut-il faire rire de bon cœur ? Aussitôt il met en scène un médecin affublé de sa longue robe et de son emphase doctorale. Ce qui n'empêchait pas Molière, toujours malade, d'avoir recours aux bons soins de Mauvillain dont il suivait plus ou moins les conseils. C'est ainsi qu'il disait à Louis XIV « Je lui demande des ordonnances, je n'en fais rien et je guéris ». Sa verve s'attaquait surtout au charlatanisme et au jargon emphatique de certains membres du corps médical.

Ainsi, dans l'*Amour médecin*, il mettait en scène quatre docteurs : Desfonandres (le tueur d'hommes), Bahis (le bredouilleur), Macroton (qui parle lentement) et Thomes (le saigneur). Boileau avait forgé ces noms avec un bon dictionnaire grec. A la représentation, les acteurs portaient des masques qui les faisaient

ressembler à des personnages très connus, les premiers médecins de la cour : Desfougerais, Esprit, Guenaud et d'Aquin. Et dans *Monsieur de Pourceaugnac*, on voit deux médecins dissenter à perte de vue, encombrer leurs discours d'une foule de mots hétéroclites, s'inspirer des moindres circonstances, de l'air hagard, des longs cheveux de la face blême du patient, de ce qu'il crache à droite ou à gauche, de ce qu'il se lève, de ce qu'il s'assied ». Et si le premier médecin montre quelque science, le deuxième, encroûté dans la routine, ordonne de faire des saignées en nombre impair, parce que « numéro Deus impare gardet ».

Molière, parlant d'un médecin, fait dire à un apothicaire : « c'est un homme qui sait la médecine à fond comme je sais ma croix de par Dieu et qui quand on devrait crever ne démordrait pas d'un iota les règles des anciens. Lui, il suit toujours le grand chemin et ne va point chercher midi à 14 heures et pour tout l'or du monde ne voudrait pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux de la Faculté ..... Il y a plaisir à être son malade et j'aimerais mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre..... Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchandent les malades, c'est un homme expéditif qui aime à dépêcher ses malades et quand on a à mourir cela se fait avec lui le plus vite du monde ! ».

Autre visage aussi que Thomas Diafoirus, frais

émoulu des écoles, très fort sur le *distinguo*, le *concedo* et le *négo*, type achevé de la morgue doctorale.

Quant au *Médecin malgré lui*, où Molière s'est surpassé, c'est une des plus amusantes satires imaginées contre les charlatans plus encore que contre les médecins. Tout y est parodié : leurs tics, leurs habitudes ou déformations professionnelles, les instruments et appareils dont ils se servent, les traitements à la mode. Tout y provoque le rire : leur accoutrement, leurs prétentions, leurs attitudes.

---

## BERNIER PRATICIEN A PARIS

---

C'est dans ce milieu de beaux esprits et de satiriques que Bernier exerça la médecine jusqu'aux environs de 1691 peut-être sans grand succès. « Sans en tirer d'autre fruit que celui de me faire des amis ».

Il semble pourtant qu'il fut considéré comme ayant une certaine réputation médicale. Messieurs Van Banning et Borel, Ambassadeurs de Hollande allèrent chez lui et lui offrirent de la part de « Messieurs les Etats » une chaire de Professeur honoraire en médecine à Leyden à telle condition qu'il le souhaiterait. Mais « l'amour seul de ma Paris, dit-il, s'opposa à cette transmigration et je ne pus jamais me résoudre à ne pas mourir comme j'avais l'avantage d'être né et d'avoir vécu jusqu'alors sujet de sa Majesté ».

Dans sa *Lettre d'un médecin à un ami*, qui parut en 1691, il déclare que, écœuré de la concurrence des empiriques, il renonce à sa profession par trop décriée. « Je suis las, dit-il, de passer plus longtemps pour collègue d'une infinité de docteurs sans doctrine, forgeurs de mensonges et médecins de néant... La médecine s'est tellement gâtée par le mélange des

charlatans qu'elle est devenue par accident la brigande, la meurtrière des malades. Je me sens donc obligé par raison d'honneur d'en abandonner aujourd'hui la profession. Mais nonobstant mon renoncement à la pratique de la médecine je n'ai pourtant pas dessein quoique je sois plus que septuagénaire d'en abandonner l'étude ».

Aussi exulta-t-il quand, en mai 1694, parut la déclaration interdisant aux gradués de toutes les Facultés de province, y compris celle de Montpellier, l'exercice de la médecine dans la capitale. Il en félicita le premier médecin du Roi, instigateur de cette ordonnance qui, par la même occasion, met fin aux exploits des empiriques et des charlatans : « ces maîtres fourbes qui promettent imprudemment de dissoudre les pierres des reins et de la vessie, de guérir les gouttes nouées et héréditaires, les phtisies invétérées, les hydropisies confirmées, les carcinomes formés, les folies habituelles ou naturelles ».

---

## OEUVRES DE BERNIER

---

### I. Histoire de Blois

Ayant abandonné sa carrière, Bernier se mit à la correction d'une de ses œuvres littéraires. C'est qu'en effet notre Blésois, dès son arrivée à Paris, s'était fait connaître en publiant son *Histoire de Blois*.

Nous savons qu'il avait commencé son ouvrage alors qu'il était à Blois médecin de Madame. N'ayant pas tenu compte du conseil donné par un abbé de ses amis, il se remit au travail à Paris. La riche bibliothèque de Justel où il puisait souvent lui fut précieuse, de même que celle de Messieurs de Thou « J'ai tiré un grand secours de toutes les plus fameuses bibliothèques de Paris et particulièrement de celle de Messieurs de Thou que M. le Marquis de Menars a si heureusement sauvée de la dissipation dont elle était menacée ».

Il dédia son livre à Madame Colbert. A cette occasion il fut présenté au premier ministre de Louis XIV qui ne témoigna pas toutefois à son compatriote l'intérêt que celui-ci avait escompté. Aussi y fait-il

certainement allusion avec amertume lorsqu'il écrit qu'un abbé distingué (Ménage !) disait à ce propos à un de ses amis qui lui paraissait satisfait : « Vous m'avez bien l'air d'un auteur à pension » et celui-ci ayant réparti « et de qui ? — Mais de Madame C..., dit l'abbé, que vous avez régala d'une si belle épître liminaire ». Cet auteur lui répondit : « Mon ami si je voulais lui donner pension, loin de me la donner, je crois qu'elle la prendrait ».

Cette œuvre est divisée en deux parties. Dans la première Bernier décrit la ville qui donne le nom au Comté, les maisons de plaisance qui en dépendent, « les lieux qui ont échappé à la diligence de ceux qui ont fait la carte et la description du pays blésois » avant lui, les maisons consacrées à Dieu et les grandes seigneuries qui ont autrefois relevé de Blois. Puis, dans une deuxième partie, il fait l'éloge de ses princes et donne enfin les vies des grands personnages qui l'ont rendue célèbre. Parmi ces derniers, il n'oublie pas les médecins Jean Dufour, Doyen de la Faculté de Paris en 1548. Louis Burgensis premier médecin de François I<sup>er</sup> et de Henri IV, Jean Blanchet médecin de Catherine de Médicis, ni Paul de Boisgautier qui le précéda auprès de Marguerite de Lorraine, Duchesse d'Orléans. Vient enfin une liste de noms et d'armoiries des familles nobles du pays ainsi que de plusieurs chartes qui n'avaient pas été imprimées.

Le *Journal des Sçavants* annonça ce livre en termes élogieux : « Il y a des choses curieuses dans les vies qu'il donne des hommes illustres du pays blésois. On y trouve aussi des remarques intéressantes sur la physique, la médecine et la botannique. Mais à juste titre Monsieur le Docteur Gros fait remarquer que ses critiques sont loin d'être heureuses, témoin ses considérations sur l'ergot de seigle et l'ergotisme

« Les maladies que cause l'usage de ce seigle sont différentes selon les temps et les lieux ; certaines bruines ou eaux chaudes qui à la vérité ne tombent pas tous les ans, mais de temps en temps et toujours vers le mois de mai, sont la vraie cause de la génération de ces ergots, parce que ces bruines s'attachant par leur viscosité aux grains les moins formés et les moins capables de se défendre, elles les corrompent par une malignité qui leur est particulière. Ils me permettront d'ajouter à cette remarque que, comme il s'est trouvé des ergots en des années fort froides, il n'est pas vrai, comme ils l'ont pensé, que les chaleurs et les humidités de l'air en soient la cause ordinaire, mais plus apparemment cette qualité maligne et occulte de la brume dont je viens de parler, qui fait impression par sa viscosité et par son séjour. Au reste, comme je tombe d'accord que l'orvietan peut être un remède à ce mal, j'aurais pensé à consentir à l'expérience qu'on a proposée à l'Académie des sciences, touchant le transport

de la terre de ce pays-là à Paris pour reconnaître en y semant du seigle, si le mal vient du sol ; puisqu'il est assuré qu'il ne vient que de la maligne impression et je viens de parler ».

Son ami Michel Bégon apprécia aussi ce livre. Dans une lettre du 8 février 1689 adressée à M. Cabart de Villermont, il écrit : « L'autre Bernier qui est vivant est fort de mes amis, il travaille actuellement pour moi pour choisir quelques livres qui me manquent, Il y a des éloges dans son *Histoire de Blois*, qui sont très bien faits mais il n'y en a guère des gens de ce siècle. Vous ne devez pas douter que je n'aye cette histoire et que je ne l'aye lue d'un bout à l'autre ».

Mais la plupart des biographies de Bernier y relèvent des fautes et des erreurs. Cependant ce livre, malgré ses imperfections, fut la principale source des recherches que A. Dupré entreprit au sujet du passé de son pays pour ses *Essais biographiques sur quelques médecins blésois*. Et en 1856 il trouve que l'*Histoire de Blois* sera toujours consultée avec fruit, ne fût-ce qu'à cause des chartes et documents rassemblés à la fin sous le titre de preuves ; la perte des originaux a rendu d'autant plus précieuse la transcription de ces pièces justificatives.

Le style en est lourd mais Bernier s'en excuse humblement dans sa préface : « Ma profession, dit-il est plus de bien faire que de bien dire ; j'espère donc qu'on

fera grâce partout où j'en aurai besoin et que l'on considérera moins les paroles que les choses ».

## II. Les « Essais de médecine »

Après avoir fait paraître son *Histoire de Blois*, Bernier travailla à son œuvre capitale : *Les Essais de médecine*, ouvrage auquel nous consacrons plus loin un chapitre et qui fut publié en 1689. En 1691 il donne ses *Suppléments* dans lesquels il complète et corrige ses *Essais*. S'il faut en croire Martin Desbrosses, ce livre fit scandale à son apparition ; quoiqu'il en soit, en 1696, paraît une seconde édition revue corrigée, très diminuée, qu'il intitula, *Histoire de la médecine et des médecins*.

Pour être complet, nous devons ajouter qu'en 1691 Bernier fit suivre ses *Suppléments* de deux lettres ouvertes l'une d'un médecin à un ami, l'autre d'un médecin à un abbé, ce dernier étant l'abbé Ménage. Cette deuxième lettre le brouille avec l'abbé en question.

## III. L' Antiménagiana.

L'abbé Ménage mourut peu de temps après cette lettre. Or, il était à la mode de réunir en un petit opuscule et de publier après leur mort les soi-disant bons mots ainsi que les pensées plus ou moins profondes

des hommes de lettres. C'est ainsi qu'on avait vu paraître des Scaligeriana, Perronia, Furteriana, Patiana (de Guy Patin).

Ménage mort, ses amis et disciples, voulurent honorer sa mémoire en faisant paraître ses pensées et bons mots sous le nom de *Ménagiana*. Et Bernier d'y répondre par l'*Antiménagiana* publiée en 1693. Comme son nom l'indique, cette œuvre est une critique du *Ménagiana*; notre médecin blésois l'étudie page par page et réfute les erreurs qu'il y rencontre. Mais dans sa préface, ne voulant pas que le lecteur puisse croire que la rancune fut la cause de son œuvre, il insiste et nous dit n'avoir eu pour fin « que la charité » et pense ainsi « rétablir la réputation non seulement de cet auteur mais encore de tant d'autres personnes d'un mérite singulier, et rendre manifeste des faussetés qui auraient pu tromper et surprendre les simples. On ne prend que le parti de la vérité et de la pudeur offensée et de la religion » car « le *Menagiana*, loin de faire honneur au défunt abbé, est un enfant qu'il n'aurait pas reconnu s'il avait vécu, car quand il parlait dans sa salle il ne parlait pas pour être imprimé » Du reste il continue sur ce sujet dans trois lettres d'un médecin de Paris à un médecin de province dont il fit suivre sa critique. Il attribue la cause de cette querelle non à Ménage mais à ses amis qui ont du reste rendu l'Assemblée l'ombre d'elle-même. « Où

est le temps qu'on ne s'entretenait chez M. Ménage que de choses utiles et agréables d'une manière franche et noble sans distinction de Noblesse et de Tiers état ».

#### **IV. Pensées et bons mots du sieur Pépinocourt Où l'on retrouve le caractère de l'auteur.**

La *Ménagiana* fut non seulement cause de l'*Anti-ménagiana* mais encore d'un petit recueil qu'il fit éditer en 1696 sous le pseudonyme de Pépinocourt.

Bernier âgé alors de 69 ans l'écrivit dans la crainte bien légitime de n'avoir personne pour recueillir ses pensées ou maximes. Ce volume est de petit format mais on sait qu'un grand livre est souvent un grand mal « et l'on appréhende que la grosseur et le coût n'en fassent perdre le goût ». Bernier ne l'a pas doté d'un titre terminé en « Ana ». On n'en sait pas moins que ces livres sont « de vilaines Turlupinades qui ont trompé tant de gens qui croyaient y trouver le goût de l'agrément et le dolce piquante des ananas et qui n'y ont trouvé que le fade et l'insipide des citrouilles et des melons ». Aussi désire-t-il donner au public un volume où « l'on puisse trouver autre chose que du vent ».

Ce recueil est divisé en six parties. La première, sans titre, s'adresse surtout aux auteurs et aux beaux esprits. L'auteur est dévoré d'orgueil. N'est-il pas un

grand maître ? Il lui faut faire un gros livre alors que les gros livres ne sont pas toujours les meilleurs « ni pour le libraire ni pour l'honneur de l'auteur ». Il veut un grand titre pour duper ceux qui ne jugent que sur l'étiquette. S'il écrit sans cesse, c'est que, dit-il ses amis lui ont demandé de donner des ouvrages au public. Combien s'abaissent « autant que les vilains hommes qui font commerce des malheureuses victimes de voluptés en écrivant des livres de satire, de médisances et d'obscénités ». La vanité les démange mais pourtant, ils savent prodiguer les flatteries les plus basses aux imprimeurs et aux libraires.

Quant aux beaux esprits « la plupart n'ont point de jugement ; ils n'aiment guère la paix : ce sont autant de petits tyrans qui croient trouver leur gloire et leur compte à faire la guerre » : Ils sont impétueux, présomptueux insolents. Même les prêtres et les religieux « commencent leurs combats comme des barbares par des injures, des exclamations et des bruits confus ». Quant au poète il « devient vain, flatteur, menteur et quelquefois extravagant, l'orateur, l'historien ne sont souvent guère plus sincères et véritables..... Que de jalousie entre ces gens là que d'envie que de querelle. Plus d'amitié, plus de charité entre gens de lettre ».

La seconde partie a pour titre les médecins : Bernier y reprend son thème favori sur les charlatans qui tiennent l'emploi de médecins et sur les médecins qui sont charlatans.

Quoiqu'on en dise, il y a toujours de bons et honnêtes médecins. Si on les critique, ce mal est dû aux empiriques et aux charlatans qu'il faut combattre. Une garde et un empirique ne sont-ils pas chez un malade « une garnison et autant de rats qui ne quitteront la paille tant qu'ils y sentiront du grain ? ». Il faut aussi combattre ces abbés qui donnent de l'or potable, du soufre d'or, du chasse-mort et dont « le Baume blanc n'est que magie noire où l'on n'entend rien ». Mais combien sont plus dangereux ces médecins qui administrent le mercure et l'opium mal dosés, mal préparés, sans tenir compte de l'âge, du sexe, des saisons, des climats, car « l'or potable il n'y a qu'à en rire puisqu'il ne fait ni mal ni bien ».

Les autres chapitres ont pour titres respectifs : les femmes, les dévotes, les nouvelles dévotes, les communautés et gens de communautés.

Dans celui des femmes nous pouvons parfaitement apprécier sa psychologie et comprendre pourquoi il préféra vivre dans le célibat. Parlant de son ami Paul de Boisgautier qui, comme lui, demeura célibataire, il nous l'explique en disant que « les occasions de se marier ne lui manquèrent pas mais il crut qu'il était plus à propos de leur manquer qu'à ce qu'il devait à son repos et à la tranquillité d'esprit que le célibat apporte d'ordinaire ». Du reste de quels défauts n'accuse-t-il pas les femmes ! Elles sont cupides et

ambitieuses » elles n'aiment les hommes que par rapport à la vanité au plaisir, à l'intérêt, à l'ambition.

« Leur cupidité s'attache aux biens mobilières tant elles sont mobiles, meuble meublant et passionnées pour ce qui paraît » ; elles abusent du tabac et des liqueurs qui les rendent folles achevées, « elles ne portent encore que des barillets d'eau de vie à leur côté, mais qui sait si avec le temps elles n'y porteront point de barils ». Elles sont à tel point coquettes qu'elles ne sont plus elles-mêmes, tout en est faux, la taille fausse, les cheveux faux, le teint faux, le collier et les bijoux faux, la gorge, l'or et l'argent faux ; il n'y a que le rouge et le blanc dont elles se barbouillent de vrai ». Et à quoi bon tous ces fards toutes ces mouches, la laideur sautera toujours aux yeux et la beauté naturelle demeure « un joyau qui n'a point besoin d'être mis en œuvre ». Elles sont toujours furieuses et jamais sérieuses, ni dans leurs amours, ni dans leurs jalousies, on perd le temps à leur parler et elles sont si savantes qu'elles entendent à demi mot et toujours ce que l'on veut dire et surtout ce qu'il ne faut pas qu'elles entendent ; mais quant à ce qu'elles sont obligées de savoir il n'arrive que trop souvent qu'il faut s'en expliquer fort au long ». Elles ne sont même pas religieuses et elles ne vont à l'église que pour y rencontrer de la compagnie et y être vues, enfin « elles s'imaginent qu'une demi heure donnée à

Dieu dans une église, ce qu'elles ne font pas tous les jours ou qu'elles font fort mal, les exempte de leurs devoirs, de mener une vie recueillie, modeste, pacifique exemplaire, de nourrir leurs enfants, de les élever chrétiennement au lieu d'y commettre des domestiques et des étrangers pendant qu'elles jouent tout le reste du jour et quelquefois toute la nuit ».

Que devient le mari sinon un meuble ou une pièce du ménage, et le nombre des femmes qui craignent leurs maris et qui leur sont soumises étant incomparablement plus petit que le nombre des maris qui les appréhendent et qui leur obéissent, on comprend que l'homme ait fui le mariage. « Quel moyen de gagner le paradis ! quelle pénitence ou pour mieux dire : *quale novum martyrii genus* ». Et si Bernier qui était très pieux et très chrétien comptait y aller un jour, ce n'était pas certes par cette voie. Il ne se départit jamais de ce principe. Il se destinait même cette épitaphe « Ci-git un vieux garçon qui n'eut jamais la démangeaison de gouverner ni femme ni fille et qui ne s'est laissé gouverner ni par maitresse ni par servante ou par un de ceux qui les gouvernent et qui n'a jamais fait le jeune, pas même à l'âge de vingt-cinq ans ».

Quant aux chapitres sur les communautés et sur leurs participants, ils permettent surtout de mesurer la loi et la piété de Bernier. Peu de médecins ont été aussi religieux que lui. L'inscription qu'il fit apposer

Bloume  
de de Vienne

tableau agache dans  
la chapelle de desayde

Deo opt. max. uirgini dei pare  
ar dno joanni patrono suo conspect  
pro deplorata Valer. dme 4<sup>o</sup> m<sup>o</sup>  
p<sup>o</sup> junij an. 1662 uotum soluit  
joannes Bernier doctor medicus  
Blesensis originae montpel.  
ordina qui cum excessisset ferre  
cuiusmodi hectica gradu  
alacenta in mesenterio &c.

---

Manuscrit de l'épithaphe que Bernier fit apposer  
dans la chapelle de Notre-Dame-des-Aydes

dans l'église de Vienne-les-Bois en témoigne, mais sa foi catholique déborde dans ses livres. Il savait au plus haut point comprendre sa religion. Il honorait les prêtres, ce qui ne l'empêchait pas de témoigner fort peu de considération à ceux qui se mêlaient d'empiéter sur le domaine de la médecine et qui prétendaient veiller sur le salut des corps en même temps que sur celui des âmes. Il comprenait la sagesse de mener une vie cachée à l'époque ou tant de fous affectaient de se mettre en vedette. Il donnait ce conseil : « Si vous savez lire lisez, sinon méditez, dites vos prières, travaillez de vos mains car à moins que d'être perclus du corps et de l'esprit il faut occuper l'un et l'autre ». Il aimait l'Evangile dont il comprenait la morale et la beauté. « Si tout le monde suivait ses maximes qu'on serait heureux ! Il n'y aurait personne qui se mît dans la tête de dominer et qui fût fâché d'être dominé. Il n'y aurait ni ravisseurs, ni adultères, ni ivrognes ni commissionnaires, ni usuriers, ni voleurs, ni meurtriers, ni procès : les greniers les jardins, les logis, les coffres, les cœurs tout serait ouvert ; point d'armes à feu ni à fer ; rien de détruisant rien que d'édifiant, d'utile, de nécessaire. On vivrait et on mourrait content les uns des autres ». Pourquoi l'homme craindrait-il l'au delà ? « Quelle joye de se voir à la veille de savoir tout ce qu'il a ignoré jusque là et de voir le rideau de l'énigme tiré puisque très

souvent toute son étude ne lui a produit que des doutes, des inquiétudes et des sujets d'humiliation et qui pis est quelquefois de vanité ».

A juste titre ne croyant pas que les fastes des funérailles ni les sépultures somptueuses soient nécessaires au salut, il ne demande « qu'une place dans le cimetière, une croix de bois, deux flambeaux et deux prêtres ».

Nous devons donc à ce recueil de *Bons mots du Sieur de Pépinocourt* la possibilité de connaître plus à fond la psychologie et le caractère de Bernier.

## V. Les derniers ouvrages

Bernier, pendant les dernières années de sa vie fit encore paraître deux opuscules : *Une lettre d'un historien à un savant* et un petit ouvrage, *Jugements et nouvelles observations sur les œuvres françaises, grecques, latines et toscanes de Maître François Rabelais*.

Dans la *Lettre d'un historien*, Bernier fait sa propre apologie et l'on trouve quelques renseignements sur son histoire de Blois, de même qu'il nous fait part de ses rancunes contre un malheureux médecin de Genève qui, en écrivant, lui aussi, une histoire de la médecine, avait omis de mentionner le nom de notre médecin blésois.

Quant aux jugements sur Rabelais, il les rédigea dit-il, sans passion, sans prévention et historique-

ment. Il fait d'abord la biographie de son confrère, trace son portrait et dresse une liste des auteurs qui en ont parlé. Il étudie ensuite ses œuvres et enfin les critiques qu'on en a faites. Nous ne retiendrons que deux phrases qui résument bien son opinion : « Rabelais, dit-il, était un bel esprit et un savant homme pour son temps, qui écrivait bien et qui avait du manège de ville et de cour mais qui a fait un fort mauvais usage de ses talents ». Et il termine ainsi : « Il y a du bon avec du mauvais en ce livre comme en bien d'autres ce qui toutefois n'empêche pas que je n'en dise en gros et à tout prendre *vidi, legi, damnavi* ».

---

## MORT DE BERNIER

---

Bernier mourut quelques temps après le 18 mai 1698 à Paris, dans un état voisin de la pauvreté, dit-on. Le Docteur Gros, se demandant si Bernier était mort aussi pauvre que l'ont dit ses ennemis et que lui-même a voulu le laisser croire, fit de sérieuses recherches à ce sujet. Il trouva aux Archives nationales un document établissant que les scellés furent apposés sur l'appartement où mourut Bernier, dans une maison dépendant de l'ordre des Bernardins. Ce document est une autorisation donnée à un neveu de Bernier — neveu qualifié dans l'acte, bourgeois de Paris — de faire lever les scellés et de faire procéder à l'inventaire de la succession de son oncle par Maître Robillard, notaire. Maître Varet successeur actuel de cet officier ministériel auquel le Docteur Gros s'adressa ensuite, rechercha dans ses archives les traces de cet inventaire. Malheureusement il ne put rien trouver à ce sujet.

Bien qu'étant mort à l'âge de 71 ans, Bernier semble avoir été toute sa vie d'une santé précaire.

Nous avons trouvé à la Bibliothèque nationale le

manuscrit de l'inscription de la chapelle de Notre Dame des Aydes concernant sa maladie de 1662.

Du reste, il se plaint fort souvent de sa santé dans ses écrits. Il était, dit-il en 1697, un médecin plus capable de faire pleurer si l'on considère sa mauvaise santé et sa triste mine que de faire rire. « Je n'ay presque jamais fait aucun autre personnage que celui de médecin et d'infirmes et je n'ai tiré aucun avantage de la médecine que celui de conserver un petit patrimoine, une assez longue vie et une réputation de sincérité ». C'est pour lui aussi qu'il souhaite l'indulgence lorsqu'il parle des auteurs « qui ont travaillé nonobstant leur faiblesse de constitution et les maladies qui les interrompaient ». Ce fut sans doute cette constitution malade qui influa sur son caractère, le rendit d'une humeur chagrine et lui inspira toujours un besoin de critiquer ; mais cet état d'esprit est peut-être dû aussi à la haute opinion qu'il se faisait de la profession qu'il considérait comme un véritable sacerdoce et au désespoir de la voir flétrie par de trop nombreux charlatans. Cet acte de foi est contenu dans ses *Essais de médecine* auxquels nous allons maintenant nous attarder.

Afin de ne pas multiplier les citations indispensables, déjà trop nombreuses à notre gré, il nous arrivera de résumer les opinions de Bernier en adoptant ses expressions, c'est-à-dire en leur conservant leur naïveté

parfois leur archaïsme et même leurs exagérations. On se fera ainsi une idée plus exacte du vocabulaire et de l'orientation des doctrines cher à un de nos confrères du XVII<sup>e</sup> siècle.

---

ESSAIS  
DE  
MEDECINE

Où il est traité

DE  
L'HISTOIRE DE LA MEDECINE  
ET DES MEDECINS.

Du devoir des Medecins à l'égard des malades, & de  
celui des malades à l'égard des Medecins.

De l'utilité des remedes, & de l'abus qu'on en peut faire.

Par J. BERNIER *Conseiller & Medecin ordinaire de feuë Madame,  
Duchesse Douairiere d'Orleans.*



A PARIS,

Chez SIMON LANGRONNE, rue saint Victor, au  
Soleil Levant.

---

M. DC. LXXXIX.

*Avec Privilege du Roi.*

## ETUDE DES ESSAIS

---

Le seul ouvrage qui force notre intérêt au point de vue médical est donc celui qu'il intitula *Les essais de médecine où il est traité de l'histoire de la médecine et des médecins*, et principalement les deux dernières parties de cet ouvrage : d'une part celle où Bernier moraliste nous parle des devoirs du médecin ; d'autre part celle où Bernier thérapeute nous montre comment l'on guérissait au XVII<sup>e</sup> siècle.

Si celle-ci possède un caractère rétrospectif qui par cela même est un véritable tableau auquel nous aimons prêter attention, celle-là présente toujours un intérêt d'actualité. Les réflexions sur les charlatans qui font les médecins et les médecins qui font les charlatans pourraient être formulées par nos contemporains. Le portrait si piquant du Docteur Knock n'est-il pas parfois semblable à ceux des médecins charlatans du grand siècle. Le médecin fonctionnaire agit souvent encore comme celui qui pratiquait la « médecine des princes ». Quant à la richesse des médecins il est toujours vrai que « les sciences ne font presque jamais fortune en comparaison des finances, des armes et de

quelques arts ». Et si le gain seul poussait les étudiants dans cette carrière, ils pourraient méditer ces paroles : « A l'égard des jeunes gens qui prennent parti dans la médecine concluons que cette science ne produisant que des fruits tardifs et petits, on ne doit pas s'y engager si on n'a quelques petits titres patrimoniaux et assez de patience pour attendre doucement le temps de la moisson si on est assez heureux de l'attraper ». Ce fut après une longue pratique médicale que Bernier publia ses *Essais*. Le but de cette œuvre est exprimé tout entier dans la préface « J'entreprends, dit-il, pour le bien public d'écrire de la médecine et des erreurs qui s'y sont glissées tant du côté des médecins chirurgiens et apothicaires que du côté des malades et de tous ceux qui s'efforcent de leur rendre de petits soins ». Il met en garde ses contemporains contre les charlatans ; ils doivent apprendre à discerner le faux du vrai et se défendre de leur trop grande crédulité, car le malade doit avoir confiance en son médecin qui lui donne les remèdes avec prudence et circonspection. Et c'est sans raison qu'il prête les oreilles aux grands mots de Panacée, de Baume de vie, d'Elixir de sirop de longue vie et d'Or potable ».

Il signale aussi le danger des ouvrages de vulgarisation médicale qui contiennent souvent des erreurs de typographie au sujet des doses et provoquent de ce fait même la mort de quelques malades.

Enfin il s'attache à faire l'apologie de la médecine et des médecins critiqués, attaqués, raillés, bafoués sur tous les modes et partout, à la ville comme à la cour, sur la scène comme dans les livres.

Il divise ses *Essais* en trois parties. La première est consacrée à l'histoire de la médecine. Celle-ci est d'essence divine et fut de tous temps exercée par des médecins habiles et honorés par des personnages illustres. De ce fait, elle est supérieure à toutes les autres sciences. La deuxième partie est une étude sur la morale professionnelle : les médecins n'ont pas les défauts dont on les accuse, et en tout cas, ces défauts ne sont pas inhérents à leur profession. Bernier y ajoute un long chapitre sur les « Charlatans », chapitre que nous avons déjà signalé plus haut.

Dans la troisième partie, il établit ce que sont les médicaments employés et le bien qu'on en peut tirer quand ils sont ordonnés par des docteurs expérimentés.

En 1691, c'est-à-dire deux ans plus tard, Bernier fait paraître ses *Suppléments aux Essais* où, en quelques pages, il rectifie les erreurs et les fautes d'impression qui se sont glissées dans la première édition. Il y ajoute une table des matières pour rendre son ouvrage plus clair et plus facile à lire. Il consacre enfin plus d'un tiers de cette œuvre à blâmer les charlatans comme ce M. Lépicié de la place Maubert qui voulait vendre l'eau de pluie distillée propre à toutes sortes de maladies au prix de 500 livres les 50 bouteilles.

Aux *Suppléments*, notre médecin blésois joint les deux lettres ouvertes dont nous avons déjà parlé. La seconde adressée à un abbé qui n'était autre que l'abbé Ménage, est un blâme à l'adresse de ce dernier dont les attaques contre la médecine constituaient un des sujets de raillerie de son assemblée. Mais en dehors de quelques personnes de qualité, qui fréquentaient cette académie ? « Des novellistes qui veulent juger ce qu'ils ne connaissent pas et qui rétractent le soir ce qu'ils avaient appris le matin ». Cette lettre valut à Bernier une riposte de Ménage : « Bernier de Blois, devrait bien apprendre à parler car il ne fait autre chose, c'est un homme armé à la légère, *vir levis armatura* ».

En 1696 Bernier fit paraître une *Histoire chronologique de la médecine et des médecins*. Il ne s'agit que de la seconde édition des *Essais*. La première et la troisième partie restaient les mêmes, mais la seconde fut considérablement réduite : alors qu'elle comprenait 286 pages dans la première édition, elle n'en comptait plus que 43 dans la deuxième. Il supprimait les satires « qui ne peuvent intéresser ceux qui n'entendent rien aux railleries ni des Grecs, ni des Latins, ni des Italiens ». Il supprimait surtout certains portraits si vifs et si piquants qui attaquaient directement les médecins en vue dont les pseudonymes cachent mal la véritable identité. Il fit donc disparaître de cette seconde édition

ces portraits pour éviter de blesser la charité. Mais ne peut-on penser aussi que ces personnages s'étant reconnus sous des anagrammes trop simples, lui causèrent bon nombre d'ennuis. C'est ainsi que passant un jour devant l'officine de Blegny, celui-ci s'élança sur lui « en aboyant furieusement et en le menaçant du stylet qu'il tenait à la main ».

L. Hahn assure que les *Essais de médecine* eurent une troisième édition en 1714, mais il ne nous apprend pas où il en a découvert la référence. Il est du reste le seul à en parler et nous n'avons trouvé trace nulle part de cette édition.

Si nous étudions plus en détail les *Essais*, nous pouvons admettre, que, selon que nous parcourons la première, la deuxième ou la troisième partie, nous trouvons en présence tantôt de Bernier historien, tantôt de Bernier moraliste, tantôt enfin de Bernier thérapeute.

### **Bernier historien.**

Le médecin de Madame se flattait d'être un historien. Il tenait toujours à observer exactement la chronologie et lorsqu'il attaque d'autres historiens, sa critique devient plus acerbe quand il leur reproche de ne pas avoir suivi l'ordre chronologique.

Cependant il n'est pas le premier qui ait écrit l'histoire de la médecine en suivant l'ordre des dates. André Tiraqueau, un contemporain et ami de Rabelais avait fait paraître deux volumes sur ce sujet, une *Successio medicorum* et une *Nomenclatura medicorum per alphabetum*. Guolphgangus Iustus, de Francfort-sur-le-Mein, avait rédigé aussi une histoire en latin, simple énumération de noms de médecins et de leurs principaux travaux. Bernier du reste critiqua fortement l'un et l'autre. « Le premier n'ayant donné qu'un chaos dont on a peine à percer l'embarras pour en tirer quelque lumière, le second s'étant trompé dans ce qui regarde la chronologie et bien d'autres faits ».

Pensa-t-il faire une œuvre de beaucoup supérieure ? La première partie des *Essais* est un ramassis de fables de l'antiquité accompagné d'une sèche nomenclature de médecins plus ou moins célèbres. Au nom du médecin il ajoute l'indication du pays où il exerçait et la spécialité médicale qui l'intéressait. « Il semble qu'il eut surtout l'idée fixe de rapporter toute la médecine aux Juifs et aux Chrétiens et de faire honneur de la médecine à sa religion » comme a dit Martin Desbrosses. C'est pour cela qu'il divise les médecins en Grecs et Latins, Juifs, Arabes, rois ou princes, philosophes et chrétiens pour les premiers siècles, puis en Anglais, Espagnols, Italiens, Allemands et Français pour les temps présents. L'ordre chronologique n'en est plus

conservé et cette partie devient un véritable chaos avec des redites ou des renvois. De plus, en regard de l'histoire des médecins de l'antiquité, il met en marge une copieuse documentation. L'auteur consacre à Hippocrate quatre pages d'anecdotes mais pas un mot à l'exposé de ses doctrines, deux pages à Galien, une ligne à Eraste, rien de plus à Riolan. Voilà l'histoire de la médecine et des médecins.

Puis, voulant être historien complet, il réserve un long chapitre aux médecins chrétiens, aux médecins martyrs, aux médecins ecclésiastiques puis aux rois, princes et grands personnages qui honorèrent cette profession.

Mais cela ne lui suffit pas, et il termine par une étude sur les ennemis de la médecine « depuis Caton et Pline jusqu'à Descartes et Molières en passant par Pétrarque et Montaigne sans omettre les alchimistes Paracelse, Van Helmont et Bontekoe ». Il est assez amusant de l'entendre dire au sujet de Molière : « Je ne crois pas pour cela qu'il ait ruiné le métier car s'il arrive qu'un tombe malade au sortir de ses représentations on ne laisse pas d'avoir recours à des ignorants et même à des empiriques pires que toutes les satires et tous les théâtres ».

Il divise ces ennemis en trois catégories : les ignorants les beaux esprits et les monomaniaques. Les premiers parlent de tout sans rien savoir et croient avoir dit

des merveilles « quand ils ont fait rimer d'un air goguenard vin à médecin ». Les seconds « sachant bien qu'on aime guère les remèdes croient faire leur cour à la compagnie en attaquant quelque misérable médecin qui se défend mal » Quant au dernier ils ont pris la médecine en aversion soit que quelque mal habile médecin ou chirurgien les ait mal traités ou que les maximes de la médecine ne s'accordent pas avec leurs passion et leurs mœurs.

Enfin il compte parmi les ennemis de la médecine les auteurs de plusieurs traités de médecine populaire en vogue au XVII<sup>e</sup> siècle.

Cette partie des *Essais* valut à Bernier une querelle avec Daniel Leclerc, médecin de Genève. En 1697 ce dernier faisait paraître une histoire de la médecine écrite en français. Dans ce livre il cite ceux qui l'avaient précédé dans cette voie et omet totalement de nommer le médecin de Madame. Par contre il parle de Ménage dont la vie des médecins illustres n'a jamais paru. Et aussitôt Bernier de se fâcher et d'accommoder assez mal le pauvre Leclerc dans une de ses lettres ouvertes.

### **Bernier moraliste.**

A vrai dire Bernier se montre assez mauvais historien, mais lorsqu'il traite des devoirs des médecins, son

œuvre devient intéressante, personnelle et originale. Comme il se montre bon déontologue, il se plait surtout à rechercher et à étudier les causes du malaise profond dont souffre sa profession.

En 1580, André du Breil, médecin de Rouen, avait déjà abordé les questions de déontologie. Il avait dédié son œuvre petit opuscule de 148 pages au roi Henri II, mais il invectivait surtout contre les chér-latans.

D'ailleurs l'auteur des *Essais* tient la médecine pour une institution d'origine divine. Les auteurs de son temps et ses devanciers la considéraient aussi comme telle, et Wolfgangus Iustus disait « *Medicum donum dei et Deus ipse inventor et author* ». Les premiers chapitres de son livre ne sont qu'un long développement de cette théorie. L'excellence et la dignité de la médecine sont évidentes « si l'on considère qu'elle est l'ouvrage du Tout-puissant et qu'elle est louée et recommandée par le Saint-Esprit ».

Mais Bernier pousse plus loin cette conception, car la seule médecine devient la médecine catholique. Malgré cette conception par trop exclusive, ces chapitres ne manquent pas de noblesse ni de grandeur. Et son exposé de la conscience professionnelle nous la montre telle que nous la concevons encore actuellement. Nous pouvons en juger par ce passage sur le secret professionnel.

« Voilà l'âme de la médecine, ce qui lui donne le mouvement, ce qui la rend praticable et la fait entrer dans le commerce de la vie... Mais quoique la médecine n'ait rien d'incivil ni qui interrompe la société, toutefois quand il s'agit de ce qui s'appelle le secret, il n'en est pas de même que des autres affaires de la vie civile. C'est l'intérêt de notre prochain. Le malade peut bien s'ouvrir à son médecin. Il y est bien obligé s'il veut bien guérir. Mais le médecin ne doit jamais faire entrer le particulier de son malade dans la conversation, quoiqu'il puisse y faire entrer toutes sortes de choses pour partager avec ses amis cette douceur si nécessaire à l'entretien de la vie de la société dont nous venons de parler. Quand donc il a reçu le précieux dépôt du cœur du malade, il faut que son cœur et sa bouche l'ensevelissent dans le silence et lui servent de tombeau. Soit donc que le médecin confère seul à seul avec un autre médecin pour un malade, soit qu'il fasse quelques inductions dans les ouvrages qu'il donne au public, il ne doit jamais manquer au secret épargnant les noms et les qualités de ceux qui entrent dans ces inductions. Mais ce qui est bien plus considérable, l'Eglise de Dieu s'explique si formellement au médecin sur cette matière qu'elle ordonne au médecin de garder le secret sous peine de péché mortel, particulièrement dans les maladies qui sont la suite du péché, et c'est ce qui fait dire au jurisconsulte

que le médecin n'est pas obligé de révéler les secrets du malade même en jugement si ce n'est pour des faits généraux et quand par exemple il s'agit de maladies contagieuses qui infecteraient le public après avoir infecté le particulier si on n'y mettait ordre. « *Salus populi suprema lex* ».

Dans la seconde partie de son ouvrage il s'attaque tout d'abord à quatre médecins qui pratiquaient alors la médecine, de Lorme, Guénaut, Grayer, Belay. Il leur donne à tous quatre des pseudonymes appropriés Neptune qui préside aux plus fameuses eaux minérales du Royaume, Le Grand appelé ainsi plus à cause de sa taille et de son bonheur, qu'en raison de sa science et de ses autres qualités : le Politique « qui fut le plus accomodant le plus insinuant de son temps » et enfin Le Petit-homme, ce qui mesurait son mérite. Et ces quatre médecins lui serviront chaque fois de cible lorsqu'il discutera des défauts de la profession. Ah ! ces pauvres malheureux qui ne pouvaient manquer de se reconnaître et d'être reconnus, comme ils durent en vouloir à Bernier qui se montre si caustique et si féroce ! On se souvient que Belay, compatriote de Bernier, avait obtenu, grâce à la protection de Madame Colbert, la place de médecin de la Princesse Anne Marie-Louise, petite-fille de France, duchesse de Montpensier. Quant à de Lorme, qui avait été premier

médecin de Gaston de France, ce frère unique de Louis XIII, s'il faut en croire d'autres biographes il était vain et glorieux, avantageux, et jouait au maître mais il rachetait tous ses défauts par beaucoup de savoir ; il avait mis à la mode les bouillons rouges qui étaient faits de racines et d'herbe ou, nous dit Astruc « l'on ajoutait des racines d'oseille pour leur donner la couleur rouge ». Mais s'il critique les médecins, Bernier s'élève contre les défauts qu'on leur impute et sauf l'irréligion (et encore), c'est à peu de chose près les mêmes travers dont on les accuse aujourd'hui : intempérance, mépris de la vie humaine, ignorance, impudicité (Bernier dit impudence) avarice ou plutôt cupidité.

Il s'élève contre l'irréligion prétendue des médecins, car la médecine par elle-même est une théologie et une piété. Il blâme plutôt ces médecins hypocrites qui pour attirer la pratique font « le petit col et le petit serpent et le petit porteur de rogations ».

Les médecins, des ivrognes ? Mais pour un médecin qui boit du vin avec excès n'en compte-t-on pas cent qui en boivent très peu ou qui ne boivent que de l'eau ? Du reste depuis l'antiquité ils se sont toujours déclarés hautement contre le mauvais usage du vin.

On les accuse d'être des meurtriers, des bourreaux des empoisonneurs, et des assassins et de tuer les malades dès qu'ils franchissent le seuil de leur maison.

Pourquoi faire retomber la faute d'un médecin ignorant sur ceux qui sont sages et expérimentés ; tout ce que la passion et la prévention ont avancé contre les médecins quant à l'homicide n'est qu'une raillerie outrageante et outrée, et Bernier de faire remarquer que, dans l'affaire des poisons, on n'a pas rencontré le nom d'un seul médecin.

En ce qui concerne l'ignorance des médecins, l'auteur reconnaît que la médecine est la science où il y a le plus de choses que nous ignorons, mais c'est une science en évolution, et s'il y a beaucoup de conjectures, du moins n'y en a-t-il pas autant que dans les autres, le droit, la philosophie ou la physique.

La vie étant courte, l'esprit de l'homme est borné et l'art difficile, le médecin après de longues études ne laisse pas d'ignorer encore bien des choses, et il y a des ignorances pardonnables. « Et ce qui devrait faire rougir les vieux de leur ignorance c'est qu'on n'a jamais eu plus de moyens de s'instruire qu'en ces temps-ci car enfin les écoles nouvelles, les nouvelles découvertes, les conférences ne sont-elles pas le moyen d'aller bien plus loin que nos prédécesseurs n'ont été, si l'avarice, l'envie, l'oisiveté, n'avaient tout gâté » ?

Pourquoi reprocher aux médecins leur impudicité alors qu'il est de leur devoir même de ne rien faire de déshonnête auprès des malades dont ils ont pour ainsi dire le corps en dépôt ?

Quant à l'avarice ne voit-on pas assez de misérables praticiens foudroyés par la pauvreté ? Personne n'ignore que toutes les visites sont loin d'être payées. Et « quoi qu'il soit permis de vivre de sa profession, le médecin ne doit paraître ni difficile au paiement, ni négligeant quoique le malade manque à son devoir »

Cependant Bernier concède à ses confrères un certain nombre de défauts qui sont inhérents à leur profession, ce sont l'envie, la vanité, le pédantisme, la complaisance et la flatterie.

L'envie est « leur péché mignon, leur Dalila », elle les pousse à s'entre-dévorer. Quant à la vanité, elle les fait parler sans cesse de leurs cures miraculeuses, des spécifiques et remèdes infaillibles pour tous les maux. Les jeunes croient en savoir autant que les vieux, et ceux-ci « font tant d'estime de ce qu'ils savent et de ce qu'ils ont une fois avancée que la rétraction leur paraît un mal honteux ». Et pourtant, en plus de la théorie, ne faut-il pas aux jeunes de l'usage, de l'expérience, de la docilité ; et les vieux ne devraient-ils pas se rappeler que ce n'est pas celui qui a travaillé le plus longtemps qui est le meilleur médecin, mais celui qui a su mettre dans son travail le plus de méthode et d'application ?

Leur pédanterie est certes connue de tous ; ils affectent de parler en termes barbares, mais le malheur est qu'ils ne cherchent pas à s'en affranchir puisqu'elle



*L'opération des pierres de tête.  
caricature d'une intervention chirurgicale vue par Jean STEEN  
(1626-1679)*

plait aux femmes et aux personnes de qualités. Et enfin ne voit-on pas à quelle basse flatterie ils se livrent ? Dès le matin ils font leur révérence à tous les voisins, s'arrêtent aux boutiques de leur connaissance et saluent à droite et à gauche.

A la suite de ces études de psychologie médicale, Bernier entreprend de longues diatribes contre les charlatans qui pullulaient à l'époque, en dépit des lois. Il les divise judicieusement en charlatans prétendus médecins et en médecins charlatans.

Les premiers, à cette époque, étaient de deux sortes, les débiteurs de secrets et les uromantes. Ceux-ci se contentaient d'examiner les urines ; ils y voyaient ce qu'ils voulaient bien y voir, des croix, des cercueils etc... et leur simple inspection, prétendaient-ils, suffisait à reconnaître la grossesse d'une femme. Certes il n'était pas encore question d'y rechercher des prolans. Ceux-là faisaient fortune, car les femmes aiment toujours les secrets ; ils trompaient les simples, abusaient le peuple, distribuaient des remèdes inconnus, souvent dangereux, parfois à base d'arsenic, mal préparé et mal dosé.

Et encore cela ne leur suffit pas, l'un se pique d'astrologie et guérit les fièvres s'il connaît le nom du malade et sa date de naissance ; l'autre se fait chimiste mais empoisonne sa clientèle. Celui-ci fait apposer

d'énormes affiches certifiant les effets miraculeux de son remède. Celui-là le prescrit en étourdissant sa victime de grands mots latins. Les coquettes se persuadent de l'efficacité de la poudre purgative de la graine de violette de Mars. Les vieilles regardent comme une fontaine de Jouvence l'eau de la « Fontaine perpétuelle » qui ne vient que de la rivière voisine.

Ah ! ces charlatans « rien ne leur échappe : femmes, filles mais réchappe qui peut et au hasard d'y demeurer ».

« Ils prennent de l'eau de Seine, la déguisent, changent son nom. Ils la mettent à des prix supérieurs à ceux du meilleur vin de Champagne, et tout le monde en prend. Et comment voulez-vous que ces gens qui sont les plus hardis du monde n'aient pas la vogue auprès des naturels parisiens qui sont de si bonnes gens mais aussi des grandes dupes ».

De plus ne voilà-t-il pas un certain nombre de dames charitables, d'ecclésiastiques, de communautés religieuses qui se mêlent de faire de la médecine ! Ces dames ne connaissent rien à l'administration des médicaments, et « elles sont si ignorantes avec leurs emplâtres, leurs eaux et leurs purgatifs qu'elles ne savent même pas la situation des parties du corps les plus connues ». Les abbés, eux, font plus de figure à Paris par les maléfices, que par leurs bénéfices. Et quoi que leur intention puisse être extrêmement louable, il en résulte de fâcheux événements.

Quant aux médecins qui font les charlatans, ils joignent la mauvaise foi à l'ignorance et à l'entêtement. Aussi, Bernier de flétrir certains médecins qu'on est surpris de trouver en si mauvaise compagnie : Mauvillain, l'ami de Molière ; Polon « qui a tout d'un jeune fou » ; Lopez, « le vilain marran » ; Decaen « dont les remèdes viennent de la lune » ; Pourret « qui, s'il trouve un malade qui lui ferme la porte, regarde s'il n'y a pas de fenêtres basses » ; Monginot « le plus grand flatteur, le plus doucereux, le plus complaisant, le plus grand louangeur, le plus dissimulé » ; Denyau et quelques autres.

Et voici les règles d'un de ces médecins à son fils :

« Si tu veux, mon enfant, disait un vieux Rabi.  
A son fils en Docteur nouvellement fourbi,  
D'un brave Médecin mériter la louange,  
Et faire en bon terroir une bonne vendange,  
Fais grand bruit ; parle en Maître avec tes égaux,  
Et par un noble orgueil, sachant ce que tu vaux,  
Mire-toi dans toi-même, admire ton génie ;  
Que toute étude soit de ton esprit bannie.  
Etre Docteur suffit sans aller plus avant,  
Et quand on le peut être, on n'est que trop savant...  
Sur tout tâche à gagner par intrigues secrètes,  
Nonnains, Dames de cour, Dévotes et Coquettes ;

Si tu peux une fois mériter leur faveur,  
Te voilà dans ton Art, au souverain bonheur.  
Pour d'autres ne sois pas d'un accès si facile,  
Fais dire, étant au lit, que tu cours par la Ville,  
Pour te donner le bruit d'avoir beaucoup d'emploi,  
Il ne faut pas souffrir qu'on te trouve chez toi.  
D'un hableur raffiné, prend les belles manières,  
Dis partout qu'il te faut veiller les nuits entières ;  
Que les jours les plus longs, sont pour toi toujours  
courts,

Et que de tous côtés on attend ton secours...  
Qu'un cheval pacifique à longue et haute échine,  
Porte à pas concertés ta pesante machine,  
Pour l'humble et basse mule, il faudrait moins de foin ;  
Mais tu ne pourrais pas être vu de si loin.  
D'un et d'autre côté inclinant dans la rue,  
Tout le monde sans choix courtoisement salue,  
C'est un subtil moyen d'être bientôt connu.  
Et de ne passer pas pour un nouveau venu...  
Il ne faut pas, mon fils, par une sotte honte  
Perdre l'occasion de bien faire son compte,  
Quoiqu'on veuille alléguer sur un si beau dessein,  
Etre un peu charlatan sied bien au Médecin.  
Ménage bien le temps qui s'emploie aux visites,  
Tâche que les discours tournent sur les mérites,  
Que tes succès y soient ornés de mots exquis  
Et toujours sur l'aveu de Ducs et de Marquis...  
Sur ces sages avis dresse ta politique.  
La vertu dans ce siècle est un bien chimérique,  
Et si tu fais dessein d'attendre son secours  
Ta science est au croc, tu râmperas toujours ».

O vous malade, choisissez bien votre médecin, ne vous fiez pas à l'aspect extérieur qui ne différencie pas l'homme de bien du malhonnête homme ; gardez-le, n'en changez pas continuellement, même s'il vous prescrit un médicament que vous ne voudriez pas prendre, et soyez-lui reconnaissant. Ne pensez pas comme cet ingrat pour qui le médecin fut un Dieu pendant quelques jours ; il ne fut plus qu'un ange, quand la douleur cessa un peu ; il fut moins qu'un homme quand tout alla mieux et devint un vrai démon quand vint l'heure de payer.

Bernier termine par quelques considérations d'ordre général au sujet des chirurgiens, des apothicaires et des sages-femmes. Il s'élève contre le préjugé qui empêche les médecins de pratiquer la chirurgie. « Celle-ci n'est-elle pas la plus ancienne partie de la médecine, et pour ainsi dire la plus sœur ». Il reproche aux chirurgiens d'empiéter sur le domaine des médecins, de se livrer effrontément à la pratique médicale et de ne jamais consulter les médecins avant d'intervenir sur leurs malades.

En ce qui concerne les pharmaciens, Bernier les blâme de vouloir marcher sur les traces des médecins : « Ils sont les singes de la médecine. Qu'ils apprennent donc qu'ils ne sont rien autre chose que des apothicaires, marchands, droguistes, épiciers. Au reste je n'aurais garde de rapporter ici tout ce que ces savants

médecins des divers pays ont dit de désobligeant quoi que véritable contre les ignorants et les téméraires qui passent de leur mortier et de leur boîte à la cure des maladies dont ils ne savent même pas les noms ».

Quant aux sages-femmes, ne conviendrait-il pas de pousser davantage leur instruction, de leur faire subir des examens devant un jury médical, de les obliger à se faire assister d'un médecin dans les cas pressants, « car il faut qu'on sache, qu'il meurt tant de femmes et d'enfants des accouchements laborieux pour ne point parler des incommodités qui restent à celle-là, faute de quelques précautions ; qu'on a eu raison d'appeler la grossesse et les couches, la *guerre des femmes et des enfants* »,

Toutes ces réflexions montrent à quel point Bernier honorait sa profession et comment il aurait souhaité la voir comprise par ceux qui la pratiquaient.

Ces pages se rapprochent singulièrement du règlement de la déontologie médicale donné dans le journal de la confédération des syndicats médicaux français.

« L'honneur professionnel du médecin consiste à répondre entièrement à la confiance du malade, même au prix du sacrifice de son désintéressement personnel et à s'inspirer uniquement dans ses conseils et dans ses actes de la santé de ses clients.

Le médecin dans la vie publique ou privée doit en raison même de sa profession être honnête homme par

excellence. Il doit par sa conduite, ses paroles, sa manière de vivre faire respecter son honneur et sa dignité, l'honneur et la dignité du corps médical ».

Toutes les pensées qui animèrent Bernier ne s'apparentent-elles pas à celles qui dictèrent la prière du médecin juif, Maimonide de Cordoue ? « O Dieu, remplis mon âme d'amour pour l'art et toutes les créatures. N'admetts pas que la soif du gain et la recherche de l'avoir m'influencent dans l'exercice de mon art, car les ennemis de la vérité et de l'amour des hommes pourraient facilement m'abuser et m'éloigner du noble devoir de faire du bien à tes enfants. Soutiens la force de mon cœur pour qu'il soit toujours prêt à servir le pauvre et le riche, l'ami et l'ennemi, le bon et le mauvais, fais que je ne vois que l'homme dans celui qui souffre.

« Que mon esprit resté clair, près du lit du malade qu'il ne soit distrait par aucune pensée étrangère afin qu'il ait présent tout ce que l'expérience et la science lui ont enseigné ; car grandes et sublimes sont les recherches scientifiques qui ont pour but de conserver la santé et la vie de toutes les créatures. Fais que mes malades aient confiance en moi qu'ils suivent mes conseils et mes prescriptions.

« Eloigne de leur lit les charlatans, l'armée des parents aux mille conseils, et les gardes qui savent toujours tout car c'est une engeance dangereuse, qui



Les remèdes à tous maux  
Caricature médicale du xvii<sup>e</sup> siècle.

par vanité fait échouer les meilleures intentions de l'art et conduisent souvent les créatures à la mort. Si les ignorants me blâment et me raillent, fais que l'amour de mon art, comme une cuirasse, me rende invulnérable, pour que je puisse persévérer dans le vrai sans égard au prestige au renom et à l'âge de mes ennemis.

« Prête-moi mon Dieu l'indulgence et la patience auprès des malades entêtés et grossiers, fais que je sois modéré en tout, mais insatiable dans mon amour de la science ». Eloigne de moi l'idée que je peux tout ; donne-moi la force, la volonté et l'occasion d'élargir de plus en plus mes connaissances. Je peux aujourd'hui découvrir dans mon savoir des choses que je ne soupçonnais pas hier car l'art est grand mais l'esprit de l'homme pénètre toujours plus avant ».

### **Bernier thérapeute et clinicien**

Non seulement, l'œuvre de Bernier est un ouvrage de déontologie, mais encore elle reflète les tendances thérapeutiques du XVII<sup>e</sup> siècle. Il faut se rappeler les conceptions médicales de ce temps. On donnait comme principes que la terre, l'eau, le feu et l'air étaient qualifiés respectivement de : sèche, froid, chaud et humide. On arrivait par exemple, à raisonner ainsi : la mandragore est formée d'eau, or elle est

froide ; le froid est donc la qualité première de l'eau. De là on avait annoncé avant qu'Harvey ait découvert la circulation du sang, que le corps était baigné de quatre humeurs : le sang secrété par le foie était chaud et humide ; la pituite secrétée par le cerveau était froide et humide ; la bile secrétée par le foie était chaude et sèche, et l'intrabile secrétée par la rate était froide et sèche.

Le déséquilibre humoral provoquait la maladie. Les humeurs en excès donnaient la pléthore ; déficientes, elles étaient cause de la cacochymie. Enfin les humeurs pouvaient être en état de déviation : le sang dévié donnait le phlegmon ; la pituite déviée, l'œdème ; la bile déviée, l'érysipèle ; l'atrabile déviée donnait le squirrhe.

La saignée, la purgation (qui contrariait le tempérament morbide de l'individu ou de chaque organe atteint), le lavement aidaient à l'élimination des humeurs peccantes.

Quant au médicament végétal ou animal, le minéral étant généralement proscrit, il possède des qualités premières à huit degrés et des qualités secondes qui en découlent, ainsi dira-t-on que « les plantes chaudes sont atténuantes, raréfiantes et que les froides sont épaississantes et condensantes ». Les qualités troisièmes sont d'ailleurs plus compréhensibles : les médicaments sont diurétiques, emménagogues, ano-

dins, etc... Enfin les qualités occultes donnent aux purgatifs leur spécificité pour telle ou telle humeur ; la scammonée purge la bile ; la coloquinte, la pituite, l'ellébore, l'atrabile etc...

Si nous comparons ces opinions médicales à celles de Guy Patin, qui était alors Doyen, nous sommes forcé d'admettre que si ce dernier fut plutôt un lettré doué d'un esprit vif, saisissant le ridicule des choses, un chercheur de bons mots, dès qu'il s'agit de médecine il témoigne d'un parti pris toujours fermé à toute idée de progrès.

Bernier, dans ses *Essais*, commence l'étude de la thérapeutique par un exposé sur les six choses non naturelles. Or Furetière, dans son dictionnaire, nous dit : « On appelle chose non naturelle, en médecine celles qui, sans entrer dans la composition du corps humain, l'affecte de manière à y produire de bons ou de mauvais effets par rapport à la santé. On a coutume de mettre dans ce rang l'air, les aliments, l'eau, le mouvement et le repos, le sommeil, la veille, les excréments évacués ou retenus et les passions de l'âme et c'est sur quoi roule cette partie de la médecine circulative que l'on nomme l'hygiène ». De ce fait Bernier va donc nous apparaître en tant qu'hygiéniste. Il commence par une étude sur la diète qui se rapporte du reste à ces choses naturelles ; si elle est un des moyens des plus précieux en médecine, il n'en faut cependant

pas abuser. Il convient de tenir compte surtout des maladies, des tempéraments, des habitudes, des climats. Il raille les médecins de son temps qui se singularisaient par des régimes, le lait, les fruits crus, les pâtisseries. Ne vaut-il pas mieux prescrire aux malades le régime auquel il est accoutumé ?

L'air est procice aux gens sains, mais il l'est bien davantage aux malades, leurs chambres doivent être bien aérées, mais comme cet air devient facilement vicié, il ne faut pas manquer de le corriger par les feux de bois et les aromates et tout ce qui peut changer ses qualités premières ou secondes. Quant au linge du malade, on le changera souvent.

Sur l'eau, Bernier nous dit bien des choses intéressantes. La meilleure est l'eau des fontaines, l'eau de source, puis vient l'eau de pluie, mais qu'il sera bon de faire bouillir ou mieux de filtrer ; les eaux des étangs, des lacs, de la fonte des neiges des glaciers sont très dangereuses. Quant aux habitants des villes, leur eau devra provenir de la rivière, en amont de la cité. Elle est d'usage précieux soit comme tisane, soit en lavement, soit en bain, ces derniers étant particulièrement employés dans le soin des maladies chroniques. Il vante de plus les soins de propreté, en particulier ceux de la bouche. Par contre, il ne fait qu'une courte allusion aux eaux minérales. Sa raillerie s'est du reste suffisamment exercée à ce sujet sur « Le Neptune ».

Les autres choses non naturelles ont moins d'intérêt. Bernier nous dit que la veille, dissipe les esprits et que le sommeil au contraire les suffoque ; contre la première prenez des somnifères, et contre le second, des cordiaux et des sels volatils. Le mouvement et le repos sont successivement nécessaires à l'individu sain, mais le mouvement est dangereux au malade parce que la facilité de la transpiration en tient lieu. De même, les passions fortes, gaies ou tristes leur sont nuisibles. Aussi vaut-il mieux s'abstenir de leur apprendre les nouvelles et ne pas les contrarier, à moins de motifs puissants.

Nous insisterons un peu plus sur les boissons autres que l'eau. Pour Bernier le cidre et la bière sont deux détestables breuvages, surtout la bière qui rend même « les gens gras, frais et sobres au manger tant elle est complète, aussi est-elle contraire non seulement aux malades mais aux gens sains ». Mais au contraire il fait longuement l'éloge du vieux vin, tout en voyant ses dangers. « Le vin réjouit le cœur, raffine les esprits et en répare la perte quand ils sont dissipés. et n'est pas moins un remède qu'un aliment pourvu qu'il soit bien choisi et pris médiocrement. Il excite les ris et les amours, il chasse la mélancolie, il donne du courage aux pusillanimes, il conserve la chaleur naturelle, il fortifie les membres et donne la fécondité au beau sexe ». Mais gare au revers de la médaille le

cordial est chargé de poison, par intempérance. « Il inspire la cruauté, le meurtre le carnage et n'a-t-on pas raison de dire, que le premier verre est dédié à la santé, le second au plaisir, le troisième au sommeil, le quatrième aux outrages qu'on fait ou qu'on reçoit souvent après avoir bu ».

Mais celui qui passe de l'usage du vin à celui de l'eau de vie se débilité sans nul doute l'estomac et les parties nerveuses. L'esprit même de ceux qui en abusent n'est guère sans se ressentir de ses impressions. Aussi parmi ces victimes pouvons-nous certainement compter François de Gonzague, marquis de Montferrat, qui aboutit à l'hydropisie ainsi que Descartes, qui mourut d'en avoir abusé.

Le thé, le café, le chocolat viennent d'être récemment introduits dans la consommation courante. Ils ont bien quelques vertus cordiales, mais par ailleurs, que sont-ils ? Des liqueurs à la mode ». Qu'est-ce que le thé sinon une infusion d'une plante qui a quelque vertu dessicative et diaphorétique ; ou tout au plus comme a dit quelqu'un, un honnête amusement, une oisiveté innocente, un petit artifice pour empêcher que les femmes ne s'ennuient et qu'elles ne fassent pis ». Mais Bernier, pour être plus satirique, et plus péjoratif, déforme la citation, car Bayle à qui il rapporte cette phrase avait écrit plus simplement « un petit artifice pour empêcher que les femmes ne s'ennuient et faire que leur conversation soit plus animée ».

Le chocolat est un mélange bizarre d'ingrédients froids et chauds, mais il « tombe d'accord qu'il y a quelque chose de corroboratif dans le chocolat, quoique bien moins que dans nos espèces ».

Il concède au café d'être plus utile et plus efficace que le thé, le chocolat et autres liqueurs à la mode, mais certains tempéraments ne peuvent le supporter.

Quant à l'orgeat et au sorbet qui venaient d'être apportés de l'Orient, le premier ne serait « qu'une émulsion faite avec le lait, les pignons, les amandes, l'ambre et autres choses propres à flatter le goût ». Tandis que le sorbet « n'est rien qu'un suc épaissi en sirop candi ou une conserve qui a eu par sa nouveauté l'approbation des riches et des voluptueux ». Mais Bernier pense que depuis le thé jusqu'au sorbet, tout cela n'est question que de mode et que bientôt heureusement on n'en parlera plus. « Les Français étant naturellement inconstants, je ne désespère pas de les voir revenir de ces entêtements auxquels d'autres peuvent encore succéder : car qui ne sait qu'ils voudraient tous les jours changer d'habit, de maison de maîtresse et même de morale et que c'est ainsi qu'ils changent de médecins, de remèdes, d'aliments et de breuvage comme de linge ». Que penserait le pauvre médecin Blésois s'il revenait de notre temps ? Toutes ces boissons sont maintenant d'usage courant ainsi que le tabac qu'il n'a cessé de décrier.

Le tabac, à cette époque, était considéré comme un médicament vomitif et purgatif. On en admettait l'usage dans un sirop appelé « sirupus de Blennochoide » propre aux asthmatiques, et dans des sirops pectoraux qu'on se contentait de lécher au bout d'un morceau de réglisse. Pourquoi donc faut-il que les beaux esprits de tous les âges et de tous les sexes s'en servent « en poudre et en fumée et en machicatoire ».

Peut-on cependant appeler « le bel air d'avoir continuellement une boîte de tabac en main et de se farcir le nez d'une poudre qui offense peut-être la vue et l'odorat de toute la compagnie ? Y a-t-il quelque chose d'honnête à s'enfumer d'une vapeur puante et à se salir le visage, même étant à table ». De plus cet emploi est non seulement d'un goût douteux, mais encore nocif à la santé ; « il est ennemi de toutes les parties nerveuses et membraneuses. Une très petite portion de sa substance, même la simple fumée, cause des accidents à ceux qui l'avalent, pires que ceux des plus violents purgatifs et que ceux de la plus vilaine crapule. Voudrait-on nier après tant d'expériences, qu'il ne mette la plupart des hommes et des femmes en un état pitoyable, particulièrement quand ils n'y sont pas accoutumés, et que deux gouttes d'huile de tabac sur la langue d'un animal ne cause des convulsions mortelles ? Qui ne sait encore que du suc de tabac mis sur une plaie fait un vomissement cruel

et dangereux, et que la seule piqure d'une aiguille trempée dans certains extraits de cette plante cause la mort en fort peu de temps ? » Aussi Bernier loue-t-il particulièrement Jacques I<sup>er</sup> d'Angleterre et Louis XIV qui « avec discernement et bon goût » ne lui ont pas donné leur approbation.

Faut-il aussi rapprocher de l'hygiène l'étude faite par Bernier sur la cosmétique. Il faut tout d'abord une distinction entre cosmétique et commotique. A la première se rapporte tout ce qui a pour but la beauté du corps, à la seconde, tout ce qui ne doit nous procurer qu'une beauté apparente.

Il regarde la cosmétique comme permise et du domaine de la médecine pour la cure radicale des varices, le traitement de l'obésité, et du domaine de la chirurgie pour l'extirpation de tout ce qui est superflu sur le corps humain, loupe, tumeurs de diverses natures, prothèse dentaire, greffes, pourvu qu'il n'en résulte de dommages pour personne.

Mais au diable la commotique qui « bien loin d'être regardée comme une chose naturelle doit être considérée comme une monstruosité que la politique et la médecine ont le droit et le devoir d'étouffer, car se débarbouiller est une chose et se barbouiller une autre chose ». Elle ne sert qu'à donner une beauté fausse, apparente et empruntée. C'est elle qui procure les

fards et les teintures, causes non seulement d'éruptions cutanées mais aussi de maladies dangereuses. Et Bernier de critiquer aussitôt les parfums, les bijoux, la coquetterie des femmes. Je doute qu'actuellement personne imitât cette demoiselle de Louvain qui se fit labourer le visage de ventouses scarifiées pour avoir le teint plus clair, ni cette autre qui faisait un abus dangereux des cautères dans l'espoir trompeur d'entretenir sa fraîcheur. S'il faut en croire notre médecin blésois « Combien de femmes seraient mortes de pâles couleurs et d'hydropisie pour avoir mangé du blé, de l'amidon et autres semblables crudités croyant se faire blanchir la peau ? ».

Pourquoi aussi porter ces corsets qui vous mettent au supplice « ces formes de corps de cuirasse qui sous prétexte de rendre la taille dégagée la mettent dans une captivité effective ». Pourquoi enfin exposer « la poitrine et la tête aux injures de l'air et du froid qui sont autant de causes de maladies, de langueurs et de vieillesse prématurée ».

En tant que thérapeute, Bernier nous fait un long discours sur l'emploi de la saignée. « Voici, dit-il, la Mer Rouge de la médecine où les uns se sauvent comme de bons et de vrais Israélites et où les autres se perdent comme des Egyptiens inconsiderés, donnant trop ou trop peu à la saignée ». Mais il faut se rappeler

qu'au XVII<sup>e</sup> siècle on pensait que le corps renfermait vingt quatre litres de sang et que l'on pouvait en perdre vingt sans mourir.

Quelques médecins n'en voulaient pas du tout et disaient que « les saignées du pied dissipent tellement les forces qu'il faut pour vingt écus d'aliments afin de refaire huit onces de sang », la majorité tombait dans un excès contraire. Il est amusant de voir les règles données par Bernier à ce sujet : « Je dis donc premièrement que la saignée est nécessaire partout où il y a fièvre considérable, et qui passe vingt quatre heures ; où il y a plénitude, inflammation, ou chaleur d'entrailles ; dans les maladies de poitrine, même périodiques, et entretenues par les dispositions des parties basses ; dans les pleurésies et les toux, dans les maladies des yeux, quand il y a douleur ou inflammation ; dans les pertes de sang pour peu qu'elles soient considérables, et contre nature ; dans les plaies, chutes et contusions récentes ; dans les gouttes de cause chaude, rhumatisme et fluxions ; dans les douleurs mêmes causées par des sérosités et des vents, si elles sont un peu opiniâtres et en des parties délicates ; bref en tous les âges quand la maladie le demande, puisque Celse et tant d'autres grands médecins y sont formels, et que l'Arabe Avicenne tira du sang à son fils âgé seulement de quatre ans. Tout cela, si l'indication des temps, des lieux, de la constitution du malade, et

surtout si la coindication des forces y consentent, quoiqu'il faille beaucoup de prudence pour ce remède dans les ébullitions qui poussent du centre à la circonférence.

« Je pose en second lieu que c'est une erreur des plus grossières entre les erreurs populaires, de craindre plus une saignée qu'une purgation ».

Quant aux sangsues, elles peuvent être employées, mais avec prudence : Nous ne savions pas « qu'il n'est pas sans exemple qu'elles ne soient entrées si avant dans le fondement et dans le nez qu'on a eu peine à les en tirer ».

Toutes ces conceptions montrent bien quelle devait être la pratique médicale sous Louis XIV. Il en est de même au sujet des règles qui doivent présider à l'administration des purgatifs.

« Il faut se mettre dans l'esprit premièrement que l'usage des purgatifs est dangereux, quand la nature chasse d'elle-même ce qui pèche en qualité ou en quantité, parce qu'elle y procède comme il faut. En second lieu, il ne faut pas prétendre purger les humeurs grossières, terrestres et gluantes, sans avoir préparé le malade par l'abstinence, les lavements, le repos, les rafraîchissements et les apéritifs. Ceux qui se portent bien tombent dans la défaillance et accablement quand on les purge ; parce que le purgatif ne trouvant pas où se prendre fait une fonte des humeurs louables ».

C'est une erreur de prendre des pilules purgatives avant le repas et de ne vouloir s'en servir qu'au printemps. « Ne purgez jamais dans une fièvre considérable, ni dans la douleur de teste, causée par l'exercice de la chasse, de la course, ou de Vénus. Gardez-vous même bien de purger ceux qui sont pâles, enroués, rateleux ; ceux qui respirent difficilement, qui toussent, qui sont altérés, engourdis, sujets aux vents, qui ont des duretés d'hypocondres, la vue basse, bruits d'oreille, incontinence d'urine, jaunisse, flux de ventre causé par des crudités, dans les pertes de sang et dans les douleurs car il y a bien du péril à le faire dans ces maladies. On trouble la nature dans ces opérations et dans ce qu'elle médite en faveur du malade quand on n'a point égard à de tels et semblables incidents ».

Bernier expose ensuite les remèdes qui dépendent de la pharmacie et adopte la classification de l'époque : purgatifs, alternatifs, cordiaux alexitaires ou antidotes. Il donne la description et l'histoire des purgatifs (dont les principaux sont des purgatifs drastiques) en les divisant en simples et en composés. Parmi les premiers il compte le sené, la casse, la manne, la rhubarbe, idole du peuple, l'aloès contraire aux tempéraments délicats, l'agaric, le jalap, l'iris, la coloquinte, le turbith, la scamonnée et l'ellébore. Quant aux purgatifs composés (électuaires, sirops ou pilules) les principaux sont le diacarthani à base de safran

sauvage, le de citro à base d'écorce de citron, le catholicum double de rhubarbe, le diarprun composé, l'électuaire du suc de roses, les pilules de rhubarbe, de fumeterre pour n'en citer que quelques uns.

Il termine par une étude sur les vomitifs, émétique, tabac et mercuriaux.

Il est beaucoup plus difficile de comprendre ce qu'on entend par des altératifs. Ce sont « des médicaments qui n'agissent que par leurs qualités manifestes premières secondes et tierces et non par leur force spécifique comme le font les purgatifs et les cordiaux ». Les plus simples sont : l'eau, le lait clair (petit lait), les eaux distillées de plantes, la bière, le cidre, le café, le thé, le chocolat. Aux altératifs se rapportent encore le quinquina, l'opium, la thériaque. Cette dernière, du fait même de sa composition à base de poudre de vipère, est capable de donner une jeunesse éternelle. Un pâtre qui s'était nourri toute sa vie de la chair de vipère, ayant atteint plus de 70 ans, étonnait ses concitoyens en ne paraissant pas en avoir seulement vingt.

Enfin dans un article sur les cordiaux et contre-poisons, Bernier, ayant commencé par rapporter une foule d'anecdotes plus ou moins fabuleuses, divise les contre-poisons en prophylactiques et curatifs.

Parmi les premiers il cite la noix, la figue cuite, la rue ; parmi les seconds, le safran, la corne de licorne,

la thériaque, la mithridate. Ce sont ceux qu'il juge les plus effectifs. Il étudie chacun de ces médicaments qui ont entièrement perdu leur crédit aujourd'hui.

Mais où Bernier devient particulièrement intéressant c'est lorsqu'il observe les effets des médicaments récemment admis, et il est amusant de voir combien les maladies du roi et de la famille royale influençaient les progrès de la thérapeutique au XVII<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que le quinquina, après avoir été contesté par beaucoup, connut un succès énorme quand un Anglais le présenta aux Français sous un nom secret et que, grâce à lui, le Roi-soleil guérit d'une fièvre quarte contractée pendant la campagne des Flandres. C'est « le plus sûr, le plus admirable des médicaments qu'ait connu la médecine, elle est un vrai fébrifuge particulièrement aux fièvres qui ont un foyer et des retours » ce qui signifie au paludisme. Mais à elle seulement s'arrêtent les indications de ce nouveau médicament. Et s'il arrive qu'il ne guérisse pas ces fièvres intermittentes la cause en est à sa préparation ; les marchands substituant souvent à cette écorce du Pérou des écorces d'arbres fort communs en France.

Bernier aura recours aussi aux préparations stibiées. Celles-ci étaient déjà connues depuis assez longtemps. En 1556, le Parlement de Paris, sur l'initiative de la Faculté de Médecine, en avait interdit l'emploi aux

médecins par un arrêté. En 1600, nous dit Gros, Turquet de Mayenne, médecin du Roi, s'était vu privé du droit d'exercer la médecine pour en avoir prescrit.

Pareille mésaventure advint par la suite à plusieurs médecins de Paris ou de province.

En 1638, le vin émétique était inscrit au Codex. Bernier en fut partisan. Il s'étonne de voir les médecins le décrier et quelques-uns même le bannir de la pharmacopée et des dispensaires malgré ses effets miraculeux. « Il faut savoir quant à la médecine que si l'on l'emploie crue et sans préparation il n'a d'autres vertus que de resserrer et de fortifier, mais quand il est ouvert par le feu, le salpêtre et quelques autres ingrédients, il est vomitif, purgatif ou diaphorétique ».

Parmi les composés stibiés en usage figurait d'abord le vin émétique, préparé « en laissant en contact avec le vin blanc une certaine quantité de soufre doré sur antimoine, parce que le vin est son correctif et qu'il se charge de sa vertu vomitive et purgative à proportion de ce qu'il a de force d'esprit et de subtilité ». Il y avait encore les fleurs d'antimoine (protoxyde), le verre d'antimoine (sulfure), la poudre d'Algarot ou beurre d'antimoine (chlorure) et le bezoard minéral (fait avec du beurre d'antimoine et de l'esprit de nitre, oxyde blanc d'antimoine). » Concluons, dit Bernier, que, comme il ne faut pas trop s'effrayer au nom d'antimoine et d'émétique il ne faut aussi s'y confier que

quand il est conduit par un médecin sage et habile ». En tout cas l'émétique avait été prescrite au Roi en mai 1658. Le Roi qui venait d'être atteint à Mardeyck d'une fièvre maligne et purpureuse s'était fait transporter à Calais. C'est là que Daquin, son médecin, assisté de Guenault, qui vint de Paris, et de Du Saussois, médecin d'Abbeville, lui prescrivirent ce médicament. Le roi guérit et l'émétique fut sauvé, réhabilité par 96 voix contre 10.

Notre médecin blésois fait aussi un chaud plaidoyer en faveur de l'ipéca qu'il tient pour le véritable spécifique de la dysenterie. Voici un antidote bien particulier puisque, la dysenterie étant une maladie maligne, on a découvert qu'il était son spécifique et d'une manière si surprenante qu'il ne laisse pas d'être purgatif et vomitif. Ce médicament, introduit en France par Blasy en 1664, avait cependant été regardé par les médecins parisiens comme un poison parce qu'il faisait vomir. Quand, plus tard, le Hollandais Schweter (Helvetius) changea son nom et le présenta aux Parisiens, ceux-ci l'accueillirent avec empressement, et la vogue de l'ipéca grandit à partir de ce moment et surtout dès qu'il eut guéri le dauphin de la dysenterie. Dans ses *Suppléments*, le Médecin de Madame revint un peu sur son opinion : « Il est bon qu'on sache que le remède n'est pas infailible et qu'il peut entraîner la mort même s'il est administré en

lavement «. Ce qui du reste ne l'empêchera pas de maintenir dans toute son intégrité le texte des *Essais* quand il fit paraître son histoire chronologique.

Quant au mercure dont le nom vient de celui du Dieu « protecteur des larons et menteurs de subtilité » il n'y a rien de si utile ni de si redoutable dans la pratique, encore faut-il qu'il soit bien préparé. Il devient alors un remède doux, pacifique et effectif aux tumeurs scléreuses, aux cachexies et aux pâles couleurs les plus invétérées des femmes et des filles. Il n'est pas jusqu'à celui qu'on appelle précipité qui n'ait ses usages dans les maladies secrètes pourvu qu'il soit bien ménagé.

Bernier s'élève contre l'abus de l'opium dont personne n'ignore les terribles suites. . « L'opium est un remède bien autre que les précédents et contre lequel il est d'autant plus à propos de se tenir en garde qu'il semble fort innocent tant on le donne en petite quantité et tant il s'avale facilement. Ne vaudrait-il pas mieux s'abstenir entièrement de le prescrire, que de le donner très fréquemment et en trop grande quantité comme le font nos empiriques et quelques uns de nos médecins ».

Nous terminons par quelques conseils d'ordre général que Bernier donne aux médecins et aux malades. Les premiers ne doivent se servir que des remè-

des connus et qui sont en usage. S'ils veulent utiliser les grands remèdes, que ce ne soit qu'en cas de besoin, mais il faut en user alors avec circonspection..

Quant aux malades, ils n'en voudront pas aux médecins si les médicaments ne font pas toujours l'effet qu'ils désirent, et ils prendront sans façon les remèdes qui leur sont ordonnés, non seulement parce qu'il y a de la lâcheté et de l'extravagance à croupir dans le mal, mais aussi parce que le fruit qu'on en tire est bien au-dessus de l'horreur qu'on en a naturellement. Le malade ne doit-il pas avoir confiance en celui qui lui rend la santé, « le plus bel ornement du corps, le plus précieux de tout bien, celui sans lequel toutes les douceurs de la vie sont insipides ».

---

## CONCLUSIONS

---

Telles furent la vie et l'œuvre de Jean Bernier, Médecin de Madame. D'une santé précaire qui du reste ne l'empêcha pas d'atteindre 71 ans, son caractère s'en ressentit au point de devenir acariâtre, aigri, parfois même féroce vis à vis de certains praticiens de son temps. Du moins resta-t-il l'homme de devoir, l'honnête homme fier de son titre de médecin, et vénérant au plus haut point sa profession. Il réalisa bien le but qu'il s'était proposé d'atteindre : « Savant mais en honnête homme voilà ce que je ne serai pas fâché d'être ».

Son nom ne reste pas comme celui d'un très grand praticien mais comme celui d'un des médecins qui comprennent le mieux la manière d'honorer et de faire honorer la médecine. Son œuvre nous permet de le juger en tant qu'historien thérapeute et moraliste.

Au point de vue de l'Histoire de la médecine, ses *Essais* n'offrent que peu d'intérêt. En effet, il s'agit le plus souvent d'une simple liste chronologique des médecins depuis Hippocrate jusqu'à Riolan, sans exposé de doctrines.

Son étude sur la thérapeutique nous ramène trois siècles en arrière. Elle montre bien la manière dont le malade recouvrait la santé, tantôt grâce à la saignée, tantôt grâce aux médicaments usuels, purgatifs, altératifs cordiaux. De plus cette étude nous fait prévoir une certaine évolution du fait de l'accueil favorable que la plupart des médecins réservaient au quinquina, à l'ipéca, à l'émétique et au mercure.

Enfin et surtout, profondément peiné de voir l'ignorance, secondée par le charlatanisme, faire critiquer la pratique médicale, Bernier donne des préceptes particulièrement élevés, toujours d'actualité et qui, mis en pratique, font du médecin un homme véritablement digne de ce nom.

*Vu : le Doyen,*  
TIFFENEAU.

*Vu : le Président de la Thèse,*  
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :  
*Le Recteur de l'Académie de Paris,*  
ROUSSY.

---

## **EXPLICATION DE L' « OPÉRATION DES PIERRES DE TÊTE »**

*de Jean Steen 1626-1679*

*donnée par le Docteur Richer*

---

« L'opération a lieu sur le derrière de la tête. Assis sur un fauteuil au dossier duquel ses bras sont attachés, le patient, poussé en avant par l'action du chirurgien qui, bésicles sur le nez, lui incise avec un long bistouri, la région mastoïdienne, pousse des cris lamentables, sans toutefois apitoyer l'assistance. Cependant l'opération est vraiment douloureuse et l'incision pratiquée derrière l'oreille n'est point une feinte. Quel en est donc le but ? Ce n'est point une saignée. Car, dans le grand bassin d'étain que tient, tout à portée, la vieille commère, ce n'est point du sang qui s'accumule, mais une quantité de corps étrangers, de véritables pierres, que l'habile homme extrait de la tête du malheureux. C'est évidemment une maladie bien terrible qui a transformé son cerveau en une véritable carrière ; déjà, un semblable bassin a été rempli ; il est à terre, aux pieds de l'infortuné et ce n'est certainement pas encore fini ; des pierres, il y en a toujours. Et Jean Steen ne nous cache pas leur véritable provenance. Le jeune garçon, au lieu de faire chauffer son emplâtre, se tient derrière l'opérateur, un panier au bras rempli de cailloux et dans lequel il puise le prétendu corps du délit — non sans s'esclaffer de rire — pour le faire passer subrepticement aux mains du chirurgien. Celui-ci serait bien malhabile s'il ne trouvait le moyen d'en simuler l'extraction douloureuse et de le faire tomber dans le bassin sous les yeux du patient terrifié et affolé par la douleur. Opération chirurgicale qui n'est en somme qu'une jonglerie dont le côté plaisant est accentué par le franc rire d'un spectateur placé derrière le groupe principal et de tout une foule qui contemple la scène par la fenêtre ouverte.

---

## LES ŒUVRES DE JEAN BERNIER

---

*Histoire de Blois contenant les antiquités et les singularités du comté de Blois, les éloges de ses comtes et les vies des hommes illustres qui sont nés au pays blésois avec les noms et les armoiries des familles nobles du même pays, Paris, 1682.*

*Essais de médecine où il est traité de la médecine et des médecins, Paris, 1689.*

*Supplément au livre des Essais de médecine avec des corrections et des observations nécessaires à quoi on a ajouté deux lettres, l'une d'un médecin à son ami, l'autre d'un médecin à un abbé, Paris, 1691.*

*Anti Menageana, où l'on cherche ces bons mots, cette morale, ces pensées judicieuses et tout ce que l'affiche du « Menagiana » nous a promis, Paris, 1693.*

*Histoire chronologique de la médecine et des médecins, Paris, 1695.*

*Lettre d'un historien demeurant à Paris à un savant de province touchant quelques matières historiques de médecine et de médecins, Paris, 1687.*

*Réflexions, pensées et bons mots qui n'ont point encore été donnés par le sieur Pepinocourt, Paris, 1696.*

*Jugements et nouvelles observations sur les œuvres grecques, latines toscanes et françaises de Maître François Rabelais, Paris, 1697.*

Nous rappelons, qu'à la même époque, vivait un médecin du nom de François Bernier. Il était ami de Madame de la Sablière, s'intéressait à l'astronomie. Mais il est surtout connu par sa passion des voyages qui l'entraîna aux Etats du grand Mogol, au royaume de Kachemire et en Hindoustan.

## BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE

---

- ASTRUC (Jean). — *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier*, Paris, 1767.
- BRAINNE, DEBARBOUILLER et LAPIERRE. — *Les hommes illustres de l'Orléanais*, Orléans, 1852.
- CLAIRAMBAULT (Pierre). — *Recueil d'épithaphes de plusieurs églises d'Orléans de Blois, etc.*, formé par P. Clairambault, Manuscrit français, 8229.
- DELMAS (Paul). — *La faculté de médecine de Montpellier, son évolution à travers les siècles*, 1929.
- DUPRÉ (Alexandre). — *Essais biographiques sur quelques médecins blésois*, Blois, 1856 (extrait des mémoires de la Société des Sciences et des lettres de Blois).
- GROS. — *Déontologie du XVII<sup>e</sup> siècle (Paris médical)*, 1929), — *Bernier thérapeute et clinicien*, (Paris médical, 1930).
- HAHN. — *Grande encyclopédie*.
- HOFFER. — *Biographie générale*.
- JAL (Auguste). — *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, Paris, 1867.
- LAIGNEL-LAVASTINE. — *Exposé de titres et travaux scientifiques*, — *Préface au tableau de la caricature médicale par Weber*, — *Leçon inaugurale*, Paris, 1931.
- LAROUSSE. — *Nouveau Larousse illustré*.
- LÉVY VALENSI. — *La médecine et les médecins français au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1933.
- DOM LIRON. — *Bibliothèque générale des auteurs de France*, Livre premier contenant la bibliothèque chartraise, Paris, 1719.

MARIN DESROSSES. — *Analyse critique de l'histoire de la médecine et des médecins de Jean Bernier (Mémoires de la Société des lettres et des sciences du Loir-et-Cher)*, Blois, 1833.

MICHAUD. — *Bibliographie nouvelle*.

MOLIÈRE. — *L'amour médecin*.

— *Le médecin malgré lui*.

— *Le malade imaginaire*.

— *Monsieur de Pourceaugnac*.

NICERON (Jean-Pierre). — *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres*, 43 vol., Paris, 1727, 1745, t. III.

WEBER. — *Tableau de la caricature médicale*, 1936.

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                                                |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Introduction .....                                                                             | 13 |
| Naissance et antécédents .....                                                                 | 14 |
| Etudes médicales .....                                                                         | 16 |
| Carrière médicale à Blois .....                                                                | 21 |
| Arrivée à Paris .....                                                                          | 24 |
| Relations .....                                                                                | 25 |
| Bernier et son temps .....                                                                     | 28 |
| Bernier praticien à Paris .....                                                                | 33 |
| Œuvres de Bernier .....                                                                        | 35 |
| L'histoire de Blois .....                                                                      | 35 |
| Les essais .....                                                                               | 39 |
| L'antimenagiana .....                                                                          | 39 |
| Pensées et bons mots du Sieur Pepinocourt ; où l'on<br>retrouve le caractère de l'auteur ..... | 41 |
| Derniers ouvrages .....                                                                        | 48 |
| Mort de Bernier .....                                                                          | 50 |
| Etude des Essais .....                                                                         | 54 |
| Bernier historien .....                                                                        | 58 |
| Bernier moraliste .....                                                                        | 61 |
| Bernier thérapeute .....                                                                       | 77 |
| Conclusions .....                                                                              | 96 |



